

# PLAYBOY

ENTERTAINMENT FOR FRENCH LOVERS

NUMÉRO 9 - DÉC. JAN. FÉV. 2019

INTERVIEW

**François  
Ruffin,  
le guérillero  
anti-Macron**

REPORTAGE

**Embarqué  
avec les  
Hells Angels**

DÉCRYPTAGE

**Le clash,  
ce vicieux  
phénomène  
médiatique**

HAUTE PÂTISSERIE

**Les délices  
de Pierre  
Hermé**

+  
10 PAGES  
DE SPORTS  
EXTRÊMES, SORTIR  
À VAL D'ISÈRE,  
ALLIE SILVA PAR  
HENRIK PURIENNE  
...

# Nabilla

*« Je me fous de ce que  
les gens pensent de moi. »*



## The Champagne Gun

www.onebyfar.com @obfnight



# L'ENFER DU CLASH !



David Swaelens-Kane

Les médias mainstream en ont fait leur came de prédilection et ne se cachent même plus pour la vendre. On la trouve partout : sur les réseaux sociaux, dans les émissions en prime-time, les talk-shows, la télé-réalité... Quotidiennement, nos cerveaux sont bombardés par ce poison et le pire, c'est qu'on en redemande. Cet attrape-audimat, cette pupute aux œufs d'or, c'est le clash, une figure de style débarquée de manière industrielle il y a un peu plus de 5 ans sur nos écrans.

Si nous sommes constamment confrontés au clash médiatique, que nous pouvons l'identifier, l'éprouver, le ressentir, nous ne connaissons en réalité rien à ses mécanismes. C'est pourquoi nous lui consacrons un dossier tout entier pour décrypter le phénomène. Vous y apprendrez entre autres que celui-ci ne peut prospérer que dans une société où règnent l'ennui et l'apathie, et qu'au final, notre voyeurisme morbide est son meilleur allié.

Cette apathie qui a longtemps caractérisé notre époque et qui a tué à petit feu notre démocratie, *Playboy* en a rencontré l'un des grands pourfendeurs : François Ruffin. Dans un passionnant entretien politique qu'il nous a accordé, celui-ci déclare : « *La révolution, c'est un processus qui est hyper chaotique, qui lie des forces sociales contradictoires (...)* On ne sait pas ce qui sort de ce processus. Quand on fait une révolution, parfois, on ne sait même pas que c'est une révolution. » Des paroles qui prennent tout leur sens au regard des événements actuels.

Car à l'heure où j'écris ces lignes, les "gilets jaunes", soutenus par une immense majorité de la population, continuent de vouloir déboulonner le pouvoir en place. D'une révolte sur la vie chère, passera-t-on à une révolution de fond ? Fort possible. Quoi qu'il en soit, cette fin d'année 2018 et ce début 2019 s'annoncent déjà historiques.

On vous la souhaite bien bonne.

Directeur de la publication  
David Swaelens-Kane

Directeur exécutif  
David Bertrand  
db@playboy.fr

Rédacteur en chef  
Michael Pecot-Kleiner  
redacteur@playboy.fr

Direction artistique  
République Studio

Rédactrice en chef lifestyle  
Sandra Serpero  
presse@playboy.fr

Ont contribué à ce numéro  
Richard Aujard  
Shaili Boudara  
Stéphane de Bourgies  
Boris Camaca  
Paul Duchemin  
Nicolas Dureau  
Camille Emmanuelle  
Army Freitag  
Loris Hantzis  
Haute Pâtisserie  
Marc Haziza  
Margaux Jalouzot  
Maxime Jammet  
Amaury Laparra  
Tara Lennart  
Alice Moitié  
Valentin Pinel  
Albert Potiron  
Patrick Thévenin  
Elisabeta Tudor

Graphistes  
Lisa Derveloy  
Charles Feutrier  
Amélie Vancoppenolle

Secrétaire de rédaction  
Caroline Delavault

Régie publicitaire France  
Badass Média  
publicité@playboy.fr

Partenariats, OPS,  
événementiel, collaborations  
Badass Production  
+33 6 27 96 75 82

Distribution France : Presstalis  
Distribution étranger : Export Press

Imprimeur : Process Impressions Conseils  
Traçabilité du papier : 100 % PEFC  
Pourcentage de fibres recyclées : 0 %  
Origine du papier : Belgique  
Eutrophisation : Prot 0,023 kg/t

Contact  
info@playboy.fr

Playboy  
91, rue du Faubourg Saint-Honoré 75008 Paris  
www.Playboy.fr



**PRESSING ET CORDONNERIE  
À DOMICILE**

Collecte & Livraison  
Créneaux de 20 minutes  
Ouvert entre 6h50 et 23h

[www.soyezBCBG.com](http://www.soyezBCBG.com)



P. 11

© DR

**PRÉLIMINAIRES**

- 11. Les déesses guerrières d'Assassination Nation
- 13. Zoom sur Ofenbach
- 15. Pour comprendre un peu mieux les femmes...
- 17. Top Insta par Avions de Chasse

**DANS LE VIF DU SUJET**

- 19. Embarqué avec les Hells Angels

**COVER**

- 27. Nabilla: « *La féminité, c'est assumer qui on a choisi d'être* »

**DOSSIER**

- 39. Le Clash, ce vicieux phénomène médiatique

**LA GRANDE INTERVIEW**

- 49. François Ruffin, le guérillero anti-Macron

**MODÈLE**

- 57. Allie Silva par Henrik Purienne

**LIFESTYLE**

- 71. Val d'Isère, plaisir au sommet
- 73. Objets de désir
- 75. Pierre Hermé, Haute Gourmandise
- 77. L'amour, beaucoup, à la folie
- 79. Sébastien Ripari, l'ami des chefs
- 81. Julien de Botafarm, docteur ès cannabique

**SPORTS EXTRÊMES**

- 85. Un bowl dans l'Histoire
- 87. Ferrari GTC4 Lusso, le test
- 89. Richard Permin sur les toits du monde
- 91. L'ivresse des profondeurs
- 93. TheArsenale, réinventer la mobilité

**FUTUR ANTÉRIEUR**

- 96. Chère Miss January 1972



P. 13

© DR



P. 27

© Aline Monié



P. 39

© Valentina Pina



P. 91

© DR



P. 19

© Richard Lajard



P. 49

© Boris Camera



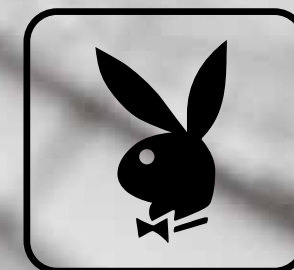
P. 89

© Blake Jorgenson/Red Bull Content Pool



P. 57

© Henrik Purienne

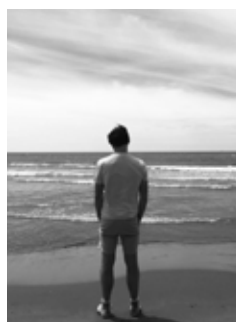


PLAYBOY CLUB  
NEW YORK  
NOW OPEN



## Richard Aujard

Passionné de boxe et du milieu biker, Richard Aujard est photographe et réalisateur. Il vient de réaliser un film documentaire pour le cinéma sur son ami Mickey Rourke. Richard a publié une dizaine de livres : sur la boxe à Las Vegas avec Mike Tyson et les plus grands champions, sur Éric Cantona, Béatrice Dalle, la Mongolie, NTM avec qui il prépare un second livre... Richard a aussi photographié Kirk Douglas, Monica Bellucci, Tom Hardy, Cameron Diaz... Pour *Playboy*, il a photographié Patrice Quarteron.



## Albert Potiron

Journaliste musical pour *Noisey*, *Gonzai* et *Technikart*, Albert Potiron est aussi passionné de cinéma. Amateur de basket américain, il pratique le sport uniquement sur canapé. Sa boisson de prédilection ? Les crus classés puisque la potion magique des Gaulois n'est toujours pas en vente libre. Il a mis sa plume bourrée d'intelligence, d'humour et d'ironie au service de notre dossier *Le Clash*, ce vicieux phénomène médiatique.



## Alice Moitié

Entre désinvolture, grâce, étrangeté et spontanéité, l'œil de la photographe Alice Moitié est un formidable catalyseur de notre époque. Elle a collaboré entre autres avec ELLE, Vogue, Jalouse, L'Obs, et a travaillé sur les campagnes de Nike, Adidas, Puma, Givenchy... Pour ce numéro, elle a géré la série photo de Nabilla, ainsi que la couverture. Et on est plutôt heureux du résultat.



## Boris Camaca

Boris Camaca est un photographe français né en 1987. Il commence sa carrière de photographe après des études aux Arts Décoratifs de Paris. Co-créateur du magazine *Télévision* et reconnu pour son travail soigné, étrange, minimaliste et chatoyant, il nous a gratifiés de son talent en shootant François Ruffin, le guérillero de l'Assemblée Nationale.



## Loris Hantzis

Loris Hantzis est un jeune journaliste fou qui travaille pour *La Septième Obsession* et *Écran Fantastique*. En se faisant passer pour un esprit sérieux, ce cinéphile obsessionnel couvre le projet d'une encyclopédie monumentale de la jolie fille dans le 7<sup>e</sup> art. Cette année, il a décidé de préférer la caméra au stylo en filmant la sublime Nida Belka dans son premier court-métrage intitulé *Intacte*. On ne pouvait trouver mieux pour s'occuper de notre rubrique cinéma.



## Stéphane de Bourgies

Des acteurs aux chefs cuisiniers, en passant par les hommes d'affaires, les mannequins, les chanteurs... Ils sont sans cesse plus nombreux à venir pousser la porte de son studio parisien pour y trouver son style si personnel. Depuis 30 ans, les portraits de Stéphane de Bourgies vont de la dérision à la gravité en exacerbant toujours les traits de caractère de chacun. Stéphane collabore régulièrement avec les maisons de luxe, les chefs cuisiniers, les magazines, les capitaines d'industrie, les maisons d'édition.



# Daubert Diny

Paris



LOVE YOUR  
FELLOW

AS YOU LOVE  
YOURSELF

WWW.DAUBERTDINY.COM



Megan Samperi by Christopher von Steinhilber



**DORCEL**STORE  
LUXURE DEPUIS 1979



**#NOELDESADULTES**



**LINGERIE • COFFRETS CADEAUX • JOUETS INTIMES • JEUX SEXY**

[WWW.DORCELSTORE.COM](http://WWW.DORCELSTORE.COM)

# Les déesses guerrières d'Assassination Nation

**Abra est Em  
Odessa Young est Lily  
Hari Nef est Bex  
Suki Waterhouse est Sarah**

**Dans *Assassination Nation*, une petite ville est attaquée par un hacker qui expose les informations privées de ses habitants. Photos et conversations compromettantes devenues publiques, nos bons Américains cathos se transforment en une milice assoiffée de sang. Suspectée d'avoir fait le coup, une bande d'adolescentes va devoir prendre les armes pour se défendre.** TEXTE Loris Hantzis

## Sorcières modernes

En situant son récit à Salem dans le Massachusetts, Sam Levinson assimile ses quatre ados à des sorcières modernes, rappelant à notre bon souvenir *The Craft* et ses magiciennes en mini-jupes. L'adolescente démoniaque fascine le cinéma depuis toujours : elle est pure et perverse, naïve mais fascinante, belle et incontrôlable. Nos quatre égéries poursuivent ainsi un fantasme éternel de toute-puissance juvénile qu'on ferait volontiers remonter jusqu'au *Lolita* de Stanley Kubrick.

## Sexuelles et irrévérencieuses

À grand renfort de ralenti tape-à-l'œil, nos quatre actrices exercent un véritable pouvoir de fascination. Elles sont sexuelles et irrévérencieuses, dans une

Amérique moralisatrice qui n'a de cesse de vouloir réprimer leurs moindres faits et gestes : Lily, Bex, Sarah et Em ne veulent qu'une chose, être libres. Tantôt corrosif et cynique, le jeune cinéaste sait aussi dresser un portrait mélancolique d'une génération déboussolée et incomprise de ses aînés.

## Seules contre tous

Citant aussi bien *The Wicker Man* dans ses scènes d'hystérie collective que Dario Argento lors d'un fabuleux plan-séquence, *Assassination Nation* vire au slasher sanglant lorsqu'elles se voient poursuivies par la ville toute entière. Indissociable du film d'ados, cette dimension « seul contre tous » est ici rendue avec une ampleur nouvelle et terrifiante, fustigeant avec une ironie acerbe toute

l'hypocrisie de notre époque. Les 80's avaient *Heathers*, les 90's avaient *Pump up the volume*, cette génération aura *Assassination Nation*.

## Quatre manteaux de cuir rouge

Bien décidées à riposter, nos quatre déesses guerrières forment un gang de cuir rouge qui n'est pas sans rappeler les grandes heures de la Nikkatsu (citée dans le film) et ses récits de délinquantes japonaises. Mitraillettes à la main, regards déterminés et punchlines salvatrices se compilent dans un final jubilatoire, entre célébration béate de l'amitié et féminisme rentre-dedans. Odessa Young, Hari Nef, Suki Waterhouse et Abra y sont proprement irrésistibles.

— En salle depuis le 5 décembre



# Quelques flocons sonores

**L'abus de vitamine C est un excellent moyen pour contrer les affres du froid hivernal, mais le Docteur Playboy vous prescrit en plus une petite cure des plus belles réussites musicales de la saison. Une sélection d'albums à déguster les fesses sur la neige ou dans un grand lit défait...**

TEXTE Patrick Thévenin

## ← Planningtorock *PowerHouse* (DFA)

### Quel genre ?

De la house old-school, lente et puissante, comme on en faisait à Chicago au milieu des années 80 et passée dans un bouillon parfumé à l'auto-tune.

### Pourquoi ça vous plaira ?

Parce que Jam, qui se définit comme ni homme ni femme, se sert de tous les artefacts technologiques pour enclancher son post-R'n'B en mode activiste du genre.



## Zombie Zombie *L'heure de la sortie* (Versatile)

### Quel genre ?

De l'électro cinématographique et mentale assaisonnée d'une pointe de Krautrock et signée Zombie Zombie, duo français spécialiste des synthétiseurs modulaires depuis 2008.

### Pourquoi ça vous plaira ?

Parce que ça plane et ça danse la tête dans les étoiles, que ça évoque les BO de John Carpenter ou du Jarre sous acide et que ça accompagne parfaitement *L'heure de la sortie*, le second long-métrage de Sébastien Marnier.



## Jeremie Whistler *The Dawn*

### Quel genre ?

Un jeune arrivé sur la scène électro française, qui joue autant sur les beats

déstructurés que les nappes mélancoliques, le tout porté par une voix qui va nous faire saigner le cœur.

### Pourquoi ça vous plaira ?

Parce que ça se danse autant que ça se sommeille, que ça fait songer à du James Blake excité qui se serait perdu dans un cabaret interlope de Pigalle.

— Disponible le 28 janvier

## Tender *Fear of Falling Asleep* (Partisan Records)

### Quel genre ?

De la new-wave eighties revisitée au prisme de la pop actuelle et agrémentée de vocaux qui sentent l'asphalte brûlant et les palmiers majestueux de la West Coast.

### Pourquoi ça vous plaira ?

Parce qu'on n'aura jamais assez d'électro-pop mélancolique et hydratante à chanter sous la douche.



## Dheena Adelwahed *Khonnar* (InFiné)

### Quel genre ?

Le premier album d'une jeune Tunisienne, DJ et productrice immergée dans l'électro qui, entre indus et techno sans concession, sort la musique arabe de ses clichés.

### Pourquoi ça vous plaira ?

Parce qu'avec ses rythmes abrasifs, son tempo décalé, ses chants arabes et ses ambiances apocalyptiques, *Khonnar* est certainement le disque le plus percutant à avoir heurté la planète techno depuis de nombreuses années.

© Goodyn Green / Benjamin Gailloneau / Judas Companion / Alexy Montuelle

# Un zoom sur Ofenbach



**César et Dorian d'Ofenbach ont tout pour être un brin énervants : ils sont beaux, jeunes et ont rencontré un immense succès avec leurs singles *Be Mine* et *Katchi* (disques de diamant en France et dans plein d'autres pays). En attendant la sortie de leur prochain EP éponyme aux fortes influences électro-rock, les deux compères ont pris le temps entre 2 jets de répondre à nos questions.** TEXTE FSM

### Messieurs, mais quel est votre rapport avec le célèbre compositeur Jacques Offenbach ?

On est très potes avec son fantôme, il a encore beaucoup d'idées et ça nous aide en studio. Plus sérieusement, César avait une partition de lui sur son piano. C'est de là que nous est venue l'idée lorsqu'on a dû choisir un nom.

### Quelles ont été vos grandes inspirations pour cet EP ?

Le rock, la soul... On aime s'inspirer de ce qu'écoutaient nos parents. L'idée est de mélanger nos influences rock au sens large du terme avec la musique électronique qu'on écoute. On garde ce mix des deux courants à la fois dans l'esthétique visuelle du projet et dans la musique qu'on produit. On essaye de proposer quelque chose qui nous correspond le plus possible.

### D'après vous, quel est le morceau le plus sexuel de l'EP ?

L'EP est sexuel dans son ensemble. Dès *Be mine* on a instauré ce motif dans notre son. C'est un fil conducteur pour nous. Notre prochain single, dont on ne peut pas encore dévoiler tous les secrets, garde cet esprit sensuel. On l'a fait avec un chanteur anglais qui accentue complètement ce parti pris avec son grain de voix.

### Avec quel(le) artiste rêveriez-vous de faire un featuring ?

On aimerait collaborer avec des grandes voix du rock comme Jack White ou Beth Ditto... Avant cet EP, on rêvait de travailler avec Portugal the Man. Et on l'a fait ! C'était incroyablement inspirant de faire une track avec un groupe récompensé aux Grammy Awards. Les mecs étaient très cool. On s'est croisé plusieurs fois sur la route en Europe. On trouve le résultat de notre collaboration très intéressant, c'est vraiment un mélange de nos deux univers.

### Avec les groupies, ça se passe comment ? Vous n'avez pas une petite anecdote croustillante sur le sujet ?

Ça se passe bien, elles nous soutiennent beaucoup et des anecdotes croustillantes on en a beaucoup sachant qu'elles ont l'habitude de nous offrir des chips après nos shows (même si on n'aime pas ça). On a la chance d'avoir une fanbase très fidèle.

— Ofenbach EP  
disponible début février 2019

© DR



**Sexualité, fantasmes, identité, envies : dans notre sélection de livres, les femmes se livrent, sans gêne ni masques, laissent leurs sentiments et leur désir affleurer à la surface de leurs pages pour votre plus grand plaisir de lecteur.**

TEXTE Tara Lennart

# Pour comprendre un peu mieux les femmes...

Kate Moss par Mario Sorrenti



## Kate Mario Sorrenti

Ce beau livre regroupe les photos intimes et non publiées de Kate Moss avant qu'elle ne devienne une star, photos prises au début des années 90 par le célèbre photographe italien Mario Sorrenti. Pour la petite histoire, c'est grâce à ces images que Calvin Klein a décidé de faire de cette jeune Britannique l'héroïne de la campagne du parfum *Obsession*. On connaît la suite de la carrière du mannequin star...

— Éditions Phaidon



## Le Guide féministe de la grossesse Pihla Hintikka et Elisa Rigoulet

Le livre de Pihla Hintikka et Elisa Rigoulet sort des schémas classiques qui figent l'homme dans des représentations dépassées et font de la grossesse et de la parentalité des expériences exclusivement féminines. Le livre offre aux hommes un aperçu de l'étendue des possibles. Le féminisme dans ce projet est justement cette liberté de choix. Récits personnels, questions, points de vue de professionnels et de spécialistes, conseils pratiques et exercices à faire en couple, une chronologie sur 10 mois qui déféminisera le projet de la grossesse pour mieux l'humaniser.

— Éditions Marabout

## Nuit synthétique Anna Dubosc

Cléa est en couple avec Oscar depuis quelques années. La flamme et les sentiments s'émoussent, l'envie de frissons l'emporte sur la raison, et voici Cléa lancée dans une quête de désir au péril de son équilibre personnel. Consciente de ses pulsions qu'elle affronte sans détours, elle séduit par réflexe, trompe par ennui, plonge dans des triangles destructeurs auxquels elle ne croit pas. Sexuelle et moderne, elle incarne une héroïne séduisante et dangereuse, femme accomplie et profondément vulnérable.

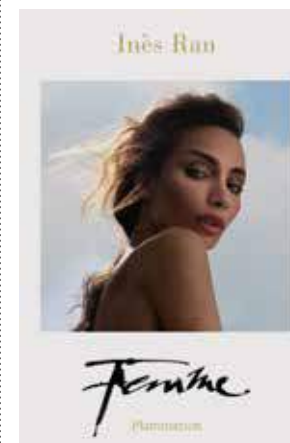
— Éditions Rue des Promenades



## Femme Inès Rau

Comment devient-on celle que l'on a toujours été? Première mannequin trans à avoir posé pour *Playboy*, Inès Rau raconte ici son parcours, ses nuits, ses amours dans un témoignage sans exhibitionnisme ni fausse pudeur. De l'adolescent androgyne à la femme fatale, Inès Rau incarne un fantasme absolu, flirtant avec l'interdit et les tabous les plus inconscients.

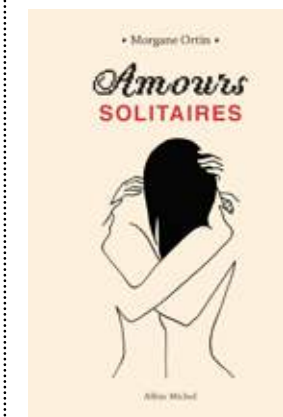
— Éditions Flammarion



## Auletris Anaïs Nin

Des surprises sont encore possibles dans ce monde. Des surprises comme la publication d'inédits de la « Maquerelle de la littérature érotique » qui livre ici deux nouvelles d'un raffinement stylistique qui n'a d'égal que leur érotisme sauvage, distillé de main de maître. Transgressive, Anaïs Nin convie hommes et femmes dans cette valse des corps où les fantasmes se partagent dans une sexualité libre et assumée.

— Éditions Finitude



## Amours solitaires Morgane Ortin

Au cœur des conversations par SMS de ces anonymes, cette foule d'amoureux, il y a les prémices de l'amour, la timidité du début, le feu de la passion, la douleur des ruptures. Il y a des mots que l'on espère ne jamais prononcer ou ne jamais lire. Il y a aussi ceux que l'on n'aurait que peu de scrupules à détourner, à reprendre à son compte pour parler à l'élu(e) de son cœur que l'on voudrait au creux de son lit. Ceux qui invoquent l'ardeur des débuts et cette ivresse amoureuse d'une sensualité folle.

— Éditions Albin Michel

PLAYBOY



#Audrey, modèle internationale  
@audreybouettetiger / 272K  
par @sylvio\_testa

16

#Christy, mannequin et comédienne  
@christy\_lacourgianini / 102K  
par @sylvio\_testa



#Laura, modèle internationale  
@lauragiraudi / 90K  
par @sylvio\_testa



# Le Top 5 des filles Instagram par Avions de Chasse

@avions\_chasse

#Susanna, modèle et influenceuse  
@susanna\_canzian / 248K  
par @sylvio\_testa



#Valérie, adepte d'autoportraits  
sensuels et amoureuse de lingerie  
@sarafantine / 522K  
par @david\_mozelman



**Playboy a assisté à une journée un peu spéciale pour les Hells Angels parisiens, puisque chaque année à une date bien précise, ils fêtent dans un cimetière de la capitale l'anniversaire de la mort d'un des leurs. Une occasion parfaite pour vérifier leur doctrine, à savoir qu'il n'existe ni paradis ni enfer, ou plutôt que l'enfer est sur Terre, et que le seul salut s'octroie par une vie faite de vitesse et de « liberté sauvage ».**

TEXTE Florin Saint-Merri PHOTOS Richard Aujard



# EMBARQUÉ AVEC LES HELLS ANGELS



**“En général, il n’y a pas grand monde qui vient nous casser les couilles. Si tu ne fais pas chier la famille, il ne t’arrivera rien.”**

**A**près la boucherie de la Seconde Guerre mondiale, un bon paquet de soldats US eurent du mal à se réadapter à la vie civile. En manque de reconnaissance alors qu’ils avaient connu le feu, certains d’entre eux décidèrent de ne pas trahir leurs idéaux. Ainsi naquit le Hells Angels Moto Club en 1948 à San Bernardino, Californie, un club de motards dont le nom renvoie directement à celui d’un escadron de têtes brûlées

de l’Armée de l’air américaine. Au fil des années, les Hells ont vu leurs rangs grossir et leur réputation sentir le soufre. De nombreux « chapitres » (ou antennes locales) commencèrent à voir le jour un peu partout dans le monde : Canada, Australie, Angleterre, Allemagne, Nouvelle-Zélande... En tout, plus de 450 répartis sur les 5 continents. Le premier chapitre français, quant à lui, fut créé à Paris le 18 avril 1981. C’est auprès de ces Hells parisiens que j’ai été convié.

Les contacter pour un reportage ne fut pas une mince affaire. Richard Aujard, leur ami et photographe qui a exposé plusieurs photos du club, m’a facilité la

tâche. Après quelques négociations téléphoniques, il fut établi que je pourrais les rejoindre à leur banquet, juste après les cérémonies de la matinée dans le cimetière.

Le jour J, je reçois à 14 heures par SMS l’adresse d’un resto situé près de la station Louis Blanc. Les Hells ont tellement alimenté l’imaginaire de la pop culture avec des films comme *L’Équipée sauvage* de Laszlo Benedek, *Le Credo de la Violence* de Tom Laughlin, *Easy Rider* de Dennis Hopper ou des bouquins comme *Hell’s Angels* d’Hunter S. Thompson, que je ne sais pas trop à quoi m’attendre. Vais-je participer à un festin païen avec de la bière qui coule à flots dans des pintes en cornes de taureau ? À défaut d’une taverne viking, je passe la porte d’un petit restaurant chinois. Personne à l’intérieur. Le patron me fait signe qu’ils sont dans l’arrière-salle.

Assis à une longue table, une quinzaine d’anges de l’enfer mangent des spécialités asiatiques. Pas de tonneaux d’hydromel, ni de viande de mammoth. Juste une quantité de bière et de vin raisonnable. Et puis des nems et du riz cantonais. Hormis ces détails culinaires, ils correspondent à l’image qu’on s’en fait : tous baraqués, bras tatoués, cheveux longs ou crânes lisses et, surtout, sur le dos leurs couleurs et une tête de mort ailée.

Je gonfle un peu le torse et me présente. L’accueil est plutôt rigolard et chaleureux. *Playboy* est une bonne carte de visite. Hors de question cependant de me la jouer. Je me pose à côté de Gérard, avec





**“Sons of Anarchy a lancé un phénomène de mode. Plein de mecs sans personnalité ont commencé à avoir des bécanes, à se mettre des patchs achetés sur Internet, à se prendre pour ce qu’ils ne sont pas.”**

**“Il y a plus de malfaisants et de criminels chez les politiques que chez les Hells Angels.”**

qui j’avais discuté des conditions de ma venue. Hells depuis 9 ans, Gérald est une grande et belle armoire à glace, crête fine sur la tête et barbe rousse fournie, les pognes assez massives pour assommer un chameau... Forcément, ma première question est de savoir ce qu’il s’est passé ce matin dans le cimetière. Entre deux bouchées, il me dit : « *Chaque année, on célèbre la mort d’Aldo, un membre fondateur de notre chapitre qui s’est tué sur la route en 1986. Cette date est terrible pour nous, on a perdu l’un des nôtres. On ne l’oublie pas. Ce jour-là, on boit un coup avec lui sur sa tombe. Et puis après, on fait une bouffe en son honneur.* »

Tournée de saké. J’échange quelques mots avec un phénomène qui ne veut pas donner son nom et se fait appeler « P’tit Pat ». Je veux en savoir plus sur sa vie, il chante alors : « *Rien n’est à toi / Tu ne vau pas un seul centime / Tout appartient à la Société Anonyme* », paroles du refrain d’un vieux classique d’Eddy Mitchell. Des rires francs éclatent. P’tit Pat est l’un des membres les plus anciens et emblématiques des Hells parisiens. 65 ans, 50 ans de moto dont de nombreuses années de compétition et 38 ans de couleurs. Aldo, il l’a bien connu : « *Le noyau dur du club, on a quasiment tous été à l’école ensemble.* »

*On était 18 au début, on n’est plus que 8 maintenant* ». La mort, justement, les Hells en ont-ils une vision particulière? Gérald prend le relais : « *Elle n’a pas une signification bien définie chez nous. On est des festifs, des bons vivants. La vie est telle que seul en guerrier peut s’en libérer. On vit chaque jour comme si c’était le dernier.* »

C’est l’heure du café. Gérald me parle de Sonny Barger, leur « frère » le plus écouté, une sorte de leader bien qu’aucun Hells n’accepte d’avoir de chef. « *On est tous chefs de nous-mêmes* », me confirme l’un des leurs.

En 1957, Sonny fonda le chapitre d’Oakland en Californie et, très vite, il eut une vision internationaliste du mouvement et lui instaura des règles. Toujours en vie mais très malade, il choisit de dire un dernier adieu à ses frères du monde entier lors d’un rassemblement à Paris, le 26 mai 2017. « *L’un des plus gros rassemblements Hells de tous les temps, on a fait venir des milliers de personnes pendant un week-end* », ajoute-t-il. Autre raison à la désignation d’une capitale européenne pour ce baroud d’honneur : l’impossibilité pour les Hells non-américains d’entrer sur le territoire étasunien, suite à un décret de l’administration de l’immigration qui les

classe comme organisation terroriste, au même titre que la mafia russe ou les yakuzas. Pourquoi cette réputation? Pour Gérald, les choses sont assez claires : « *On a commencé à nous diaboliser suite à ce fameux concert des Rolling Stones à Altamont en 1969, où nos frères de l’époque assuraient la sécurité. Un spectateur sous acide a voulu tirer sur Mick Jagger, nos frères l’en ont empêché en le poignardant. Ils ont d’ailleurs été reconnus non coupables pour légitime défense. Depuis, on est associés à un milliard de choses. Il faut savoir qu’à chaque fois qu’il y a des bikers qui font des conneries, il y a notre nom qui sort... Une simple bagarre, ça prend des proportions énormes. Bandes organisées, associations de malfaiteurs, etc... Tu prends un échantillon de 100 personnes, il y a toujours des gens qui vont faire des conneries. Par contre, tu ne mets pas les 100 personnes dans le même panier. Il y a plus de malfaisants et de criminels chez les politiques que chez les Hells Angels.* » Mais n’y a-t-il pas tout de même chez eux un certain goût pour la baston? « *Non, on s’en fout de la violence. C’est naze. On est costauds certes mais, comme je te l’ai dit, la vie est dure, tout est à gagner. En général, il n’y a pas grand monde qui vient nous casser les couilles. Si tu ne fais pas chier la famille, il ne t’arrivera rien.* »

**“On est libres,  
égaux, fraternels.  
Pas de traîtres.  
Pas de religion.  
Pas de politique.  
Pas de gourou,  
1 voix, 1 homme.”**

Le repas est terminé, les Hells rentrent dans leur QG. Je suis verni, je les suis dans la meute. La route ne se fera pas à moto, en pack, deux par deux, comme ils en ont l'habitude, mais à pied, notre destination se situant à une centaine de mètres du resto. Sur le chemin, on discute du succès de *Sons of Anarchy*. Pour eux, la série n'est pas trop mal gaulée, mais un truc les énerve. Gérald, toujours : « *Sons of Anarchy a lancé un phénomène de mode. Plein de mecs sans personnalité ont commencé à avoir des bécanes, à se mettre des patchs achetés sur Internet, à se prendre pour ce qu'ils ne sont pas. Ils ne se comportent pas bien, font du tort au mouvement. Ils ne comprennent pas que c'est une fiction. Tu regardes ça, les personnages trafiquent des tonnes de coke et d'armes, personne ne va en prison, c'est toujours la fête. La réalité, ce n'est pas vraiment ça.* » Des Harley rutilantes sont garées dans la rue, nous arrivons au local.

Une dizaine de Hells supplémentaires sont présents. Des canapés, une



télévision, un bar, une cuisine... le clubhouse est plutôt confortable. P'tit Pat me commande une bière et m'invite à me poser à côté de lui. Je gobe ma bière. Je veux en savoir un peu plus sur leurs valeurs. Il enchaîne aussi sec : « *Nous, on est normalement normaux. Nos codes de base sont normaux : ne pas trahir, ne pas voler, ne pas mentir, ne pas convoiter ce qu'a l'autre. C'est bizarre de se dire que l'on fuit un système qui n'a pas ces valeurs. Liberté, égalité, fraternité, tout ça, c'est de la théorie. Chez nous, c'est réel. On est libres, égaux, fraternels. Pas de traîtres. Pas de religion. Pas de politique. Pas de gourou, 1 voix, 1 homme. Je ne suis pas le plus écouté parce que je suis l'un des plus anciens. Je n'ai rien à apprendre aux nouveaux. Soit ils ont le mental, soit ils ne l'ont pas. Si tu apprends à quelqu'un à agir, quand tu n'es plus là, il est perdu. Le jour où tu deviens Hells, c'est que tu as tout compris.* »

Entre-temps, des Hells et des prospects (futurs membres qui n'ont pas encore les couleurs) se sont calés autour de la

table pour écouter la discussion. Je me re-gobe une bière. Puis le questionne sur les conditions pour entrer dans le club. « *Plein de légendes circulent là-dessus, qu'il faut faire des corvées et des basses œuvres pour mériter sa place. C'est n'importe quoi. Ici, il y a pas de professeur. On considère que les prospects ont déjà ce qu'il faut dans le ventre. On naît Hells, le devenir, c'est une confirmation. Le plus dur, c'est de garder les couleurs, pas de les acquérir.* »

Les prospects autour de moi ne sont pas très chauds pour répondre à mes questions. P'tit Pat me montre alors un mec qui s'appelle Costa. « *Regarde le bonhomme* » qu'il me dit, « *un vrai tombeur, le Costa* ». Costa a 28 ans et des bras comme des poteaux. 10 ans d'armée chez les paras, un placard plein de médailles, il me dit retrouver ici les mêmes notions de solidarité et de fraternité que dans les groupes de combat. Pour l'instant, il est hangarond (aspirant, étape avant prospect) et arbore un t-shirt « Support 81 » (8 pour H, 1 pour A, les initiales des

Hells Angels), mais il espère gravir les échelons.

Avec P'tit Pat et ses frères, on continue à parler de tatouages, de Led Zep, du fait que Lord Kossity et Joey Starr fassent partie de leurs proches. Ils me causent aussi de leur capacité à organiser des conventions de tatouage, des concerts, des concentrations. « *À l'avenir, on veut remonter des gros événements comme ça, des événements dont nous seuls avons le secret.* » Il est 18 heures. Je sens que j'ai fait mon temps. De toute façon, je sais bien que les Hells m'ont donné ce qu'ils voulaient bien donner et que, sur certains thèmes, les barbelés ont été installés en triple épaisseur. Le moment est venu pour moi de me barrer et de retourner dans ce système qu'ils ne cessent de fuir. Je sers une trentaine de paluches et laisse derrière moi les Anges à leur existence normale.

Une existence résolument « normalement normale ».



# Nabilla

*“La féminité,  
c’est assumer  
qui on a choisi  
d’être”*

PHOTOGRAPHE **Alice Moitié**

MODÈLE **Nabilla Benattia**

STYLISME **Nicolas Dureau**

MAQUILLAGE **Margaux Jalouzo** AVEC LES PRODUITS **NAB Cosmetics**

COIFFURE **Paul Duchemin** AVEC LES CHEVEUX **Royal Extension**

INTERVIEW **Elisabeta Tudor**

MERCI À **l’Hôtel Renaissance Paris République**

40 RUE RENÉ BOULANGER, 75010 PARIS, ET À **Laurine Rambaldi**

À ses débuts sur le petit écran, qui aurait pu croire que Nabilla Benattia commencerait à bâtir son petit empire de la cosmétique en 2018? Un enchaînement d'émissions de télé-réalité grand public ainsi qu'un scandale privé qui est remonté jusqu'aux instances juridiques ont failli ébranler celle qui a su capitaliser sur la fameuse expression quelconque, désormais fétiche « Non mais allô, quoi ! » ... Et pourtant. S'il y a bien une seule légende, une icône, pour ne pas dire un mythe sorti du carcan de la télé-réalité française, c'est bien Nabilla Benattia.

Alors que son franc-parler et son sens de l'humour lui ont valu son premier succès hors télé-réalité en 2014, puis à nouveau en 2018 en tant que chroniqueuse pour l'émission *Touche pas à mon poste* de Cyril Hanouna, et que sa beauté fait des ravages auprès d'une panoplie de marques de mode dont elle est l'ambassadrice, l'ancienne star de la télévision est maintenant non seulement une puissante influenceuse sur les réseaux sociaux – Nabilla compte plus de 3,5 millions de followers sur Instagram – mais s'est également trouvée une véritable vocation au sein de l'industrie de la cosmétique. NAB Cosmetics – sa nouvelle marque de rouges à lèvres nommée après son surnom – vient tout juste de voir le jour et connaît d'ores-et-déjà un franc succès auprès de ses fans, grâce à une formule ingénieuse qui mêle un savoir-faire artisanal et engagé à un imaginaire rempli de glamour et de séduction.

À cet effet, ces rouges à lèvres en édition limitée sont cruelty-free (aucun test en laboratoire n'est effectué sur des animaux, ndlr) et posent ainsi les bases d'un concept de marque tout

aussi engagé qu'efficace : une collection de six rouges à lèvres liquides où chaque teinte est nommée selon un trait de caractère qui est cher à Nabilla – et qui, surtout, reflète l'idée qu'elle se fait du caractère d'une femme forte : Vraie, Espiègle, Libre, Rebelle, Impulsive, et finalement, Audacieuse. Nabilla serait-elle devenue une véritable business woman? « *J'ai toujours eu cette envie* », nous confie-t-elle. « *J'ai donc cherché à m'entourer avec les bonnes personnes, car on ne lance pas un tel projet tout seul. Par relations, j'ai rencontré des experts de la beauté avec qui j'apprends tous les jours et je partage ma vision. J'ai choisi un laboratoire parisien pointu pour penser mes produits et en garantir la qualité, et je les fais fabriquer en Italie. J'ai tout essayé, designé, réfléchi avec ces équipes. On a eu des choix à faire, et des déceptions et des victoires dans le développement du projet. On partage beaucoup, c'est un vrai projet d'entrepreneur.* » Au-delà d'être la preuve de son âme entrepreneuriale, sa nouvelle vocation représente surtout une véritable réussite commerciale : fraîchement lancé début décembre, le site e-commerce de NAB Cosmetics a connu un succès fulgurant auprès des internautes, à tel point que le serveur du site web a momentanément rendu l'âme le jour de son lancement et que certains produits sont d'ores-et-déjà en rupture de stock.

Enfin, c'est précisément ce succès commercial inattendu qui dérange ses détracteurs, qui ont tendance à continuer à juger tous ses faits et gestes sur les réseaux sociaux, jusqu'à essayer de dévaloriser ses acquis. Mais pourquoi tant de préjugés? Est-ce que l'étiquette de star de la télé-réalité, qui lui a longtemps collé à la peau mais qui, à ce jour, est une expérience révolue, serait en cause? Ou est-ce que cela relève d'un problème plus profond, qui dévoile ce mélange douteux de snobisme, classisme et sexisme, toujours fortement ancré dans nos mentalités. En d'autres termes : une femme indépendante qui capitalise sur son apparence et son humour, et qui a acquis un



Cagoule, Marine Serre  
Gants, DROME  
Boucles d'oreilles, Saint Laurent sur Mytheresa.com  
Gloss transparent Shiny 00, travaillé au doigt, NAB Cosmetics





Robe et gants, Marine Serre  
Skis *Playboy* en édition limitée, sur commande  
[www.ctskis.com](http://www.ctskis.com) ou à Paris, Megève, Courchevel,  
Val d'Isère, Genève et Miami





Manteau Collection Homme et gants, Off-White c/o Virgil Abloh  
Guépière, Luxure by Dorcel  
Bottes en cuir végétal, Rombaut  
Boucles d'oreilles, Miu Miu sur Mytheresa.com  
Rouge à lèvres mat liquide teinte Espiègle 02, NAB Cosmetics

véritable pouvoir économique grâce à sa carrière sous les projecteurs et au bad buzz qui va avec, semble toujours déranger, même en 2018. Ce type de femme ne rentre dans aucun registre : ni bimbo, ni intello, ni pute, ni soumise, ni trop dure, ni trop sensible, elle échappe à toutes les cases préconçues – et donc à tout contrôle que le regard de la société, qui par essence est toujours profondément déterminé par les valeurs patriarcales, peut avoir sur elle. Cette autosuffisance féminine est précisément ce qui a toujours caractérisé Nabilla, véritable Marilyn Monroe de la génération des Millennials – une autosuffisance qui impressionne tout comme elle dérange, une féminité qui polarise.

Nabilla, quant à elle, reste parfaitement impassible face aux idées préconçues à son sujet. « *I don't give a fuck. Je m'en suis pris plein la tronche pendant des années, et là j'arrive à une période de ma vie où ça ne me fait plus rien. J'ai 26 ans. J'évolue, je regarde vers le futur. La maturité, certains diront... Je suis aussi fière d'affirmer qui je suis aujourd'hui.* » Tout en esquissant un sourire, elle appuie sur le cœur du problème : « *Les hommes ont peur des femmes de caractère qui ont du pouvoir. J'ai envie de montrer qu'en tant que femmes entrepreneures, nous pouvons être comme les hommes, voire mieux.* » C'est ainsi que la beauté est devenue le véritable levier de sa nouvelle philosophie de vie : « *Pour moi, la beauté c'est un peu comme l'école de la vie : on expérimente, on apprend au contact des autres, on fait des erreurs, on recommence, on se forge peu à peu une personnalité, on s'affirme, on s'assume, enfin. J'ai envie d'offrir à chaque jeune fille, à chaque femme, la possibilité d'essayer, la liberté d'être elle-même.* » La remise en question de la féminité et de ce que cette notion signifie à l'heure actuelle joue également un rôle dans sa nouvelle vision des choses : « *Pour moi, c'est assumer qui on a choisi d'être. Je m'en fous, de ce que les gens pensent de moi* », explique-t-elle. « *Naturelle ou ayant subi des interventions (chirurgicales ou esthétiques, ndlr), c'est la liberté d'assumer les choix que l'on fait, d'affirmer qui on est et qu'on nous respecte.* »

Dans ce cadre de féminité engagée, l'ancienne papesse du petit écran a aussi décidé de s'investir dans une cause qui va au-delà de sa propre image et d'attirer l'attention sur des sujets qui

**« J'ai envie de montrer qu'en tant que femmes entrepreneures, nous pouvons être comme les hommes, voire mieux »**

lui tiennent à cœur, dont l'éducation des filles venant, comme elle, de milieux défavorisés, à travers son investissement dans la marque de mode Flamant Paris, qui redistribue une partie de ses bénéfices aux femmes et enfants dans la précarité, sous forme de denrées alimentaires, de fournitures scolaires et de jouets. « *J'ai envie que les jeunes filles s'acceptent comme elles sont, tout en voulant s'améliorer oui, c'est primordial, mais sans être dans une quête constante de la perfection, car cela peut vraiment leur nuire.* » Et ses bonnes résolutions, elles ressemblent à quoi ? « *En 2019, au-delà du développement de ma propre marque de cosmétiques et de mes premiers pas au cinéma, j'ai envie de prendre du temps pour moi-même et mon mari (Thomas Vergara, ndlr)... J'aimerais avoir un enfant avec mon chéri, on en a vraiment envie.* » Nabilla, bientôt maman ? Le règne du « Non mais allô, quoi ! » est décidément révolu.



Combinaison et ceinture, Koché  
Bottes, Roberto Cavalli  
Gants, Off-White c/o Virgil Abloh



Combinaison, Koché  
Gants, Off-White c/o Virgil Abloh  
Doudoune, Nanushka

Bomber en latex, Arturo Avellano  
Body en maille, Off-White c/o Virgil Abloh  
Chaussures, COS  
Boucles d'oreilles, Saint Laurent sur Mythere - sa.com  
Rouge à lèvres mat liquide teinte Espiègle 02, NAB Cosmetics



PLAYBOY

NABILLA

37



Cagoule, Marine Serre  
Gants, DROME  
Boucles d'oreilles, Saint laurent sur Mytheresa.com  
Gloss transparent Shiny 00, travaillé au doigt, NAB Cosmetics

# LE CLASH

## CE VICIEUX PHÉNOMÈNE MÉDIATIQUE

**Succès d'audience assuré, le clash fait appel à nos plus bas instincts. Pourtant, impossible de passer une journée sans en croiser au moins un. Médias, citoyens... Serions-nous tous devenus esclaves de ces esclandres médiatiques ? Voici la radioscopie d'une tendance devenue symbole d'une époque en perte de repères et où règne l'ennui.**

DOSSIER PAR Albert Potiron ET MPK  
ILLUSTRATIONS Valentin Pinel



# PREMIÈRE APPROCHE



**Version ultramoderne de la confrontation d'idées, le clash médiatique repose sur des logiques qui lui sont propres : la circulation et le spectacle. D'où vient cet olibrius qui rythme désormais nos vies ?**

Dans les années 80, The Clash, c'était un groupe anglais, inventeur presque à lui tout seul du punk. Le punk ? Une musique sale, violente. Pour en faire, il suffisait de maîtriser à grand peine trois accords. Une définition qui colle finalement comme un gant au clash médiatique d'aujourd'hui, auquel tout le monde se prête.

Souvenez-vous. Août 2016. Une famille de gitans, les Lopez du 63, casse Internet en insultant à tout-va un clan rival. Réponse musclée du gang d'en face. Bilan : 4 millions de vues et une postérité numérique toujours pas démentie pour ce clash débile. Des petits malins reprendront même leurs propos pour un savoureux copier-coller sonore sur les images d'une perquisition musclée chez Jean-Luc Mélenchon. Et referont le buzz... Une fois encore, la violence verbale, ou le clash, sort grand vainqueur de l'affaire. Sa viralité n'a d'ailleurs pas échappé à la télévision qui n'a de cesse de commenter les clachs du web, voire d'en faire son fonds de commerce.

**Le clash, sublimation de la guerre**

Les têtes de gondoles se nomment Cyril Hanouna ou Laurent Ruquier. *Touche pas à mon poste* et *On n'est pas couché* se nourrissent ainsi des disputes que leurs chroniqueurs tentent sans arrêt de provoquer. Consécration guerrière, ces chroniqueurs portent d'ailleurs le nom de snipers. Comme si tout le monde avait intégré le fait qu'ils sont là pour « tuer » quelqu'un. Y compris leurs victimes médiatiques

consentantes car prisonnières de la promotion d'un livre, d'un film... De là à penser qu'elles sont frappées du syndrome de Stockholm, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Ce qui est certain, c'est qu'avec le clash, la télévision a trouvé une nouvelle botte secrète pour faire de l'audience et regagner un peu de terrain sur le média qui la ringardise chaque année un peu plus : Internet.

Bien sûr, la culture du clash n'a pas commencé avec Internet mais cet accélérateur de particules en forme de caisse de résonance démultiplie le phénomène. Très fort, mais aussi très vite, car un clash en clache souvent un autre, si vous nous permettez l'expression.

**Rome, Internet et télévision, même combat**

Et avant, alors ? En 1994, quand Paul Amar, présentateur du 20 heures, sort d'un grand sac Décathlon des gants de boxe devant Bernard Tapie et Jean-Marie Le Pen, venus pour débattre, c'est le scandale. Un scandale de plusieurs semaines qui mettra quasiment fin à la carrière médiatique d'Amar. Aujourd'hui, on en rit presque. Genre à part entière, le clash fait partie du paysage médiatique comme le sport ou les concours de cuisine.

Pour faire du buzz, rien de plus simple : provoquer un clash. Comment ? En critiquant vertement le livre, la vie ou le film d'un invité, histoire de créer des tensions sacrificielles sur l'autel du dieu audimat. Les plus téméraires vont même jusqu'à quitter le plateau avec un air outré. Et ça marche. À tel point que ce sont souvent ces uniques séquences des émissions qui tournent en boucle sur Internet.

Comme au temps des sophistes grecs, ces combats oratoires provoquent un plaisir malsain chez le téléspectateur ou l'internaute. Ce dernier va même pousser le vice jusqu'à cliquer sur un pouce renversé sur YouTube, pour « mettre à mort » telle ou telle vidéo de clash. Tel un empereur romain du numérique. Le tout confortablement installé sur son canapé avec son ordinateur portable ou armé d'un smartphone en guise de sabre laser.

Rien de nouveau alors ? N'allons pas jusque-là. C'est vrai, les moins jeunes d'entre nous se souviennent avec émotion qu'on s'engueulait vivement dans le fameux *Droit de réponse* de Michel Polac

dans les années 80. Puis, sous l'effet de la cohabitation policée entre Chirac et Mitterrand, le paysage médiatique s'est ramolli. Aujourd'hui, la violence politique et verbale a repris le lead. Les partis politiques n'ont jamais été aussi faibles et peu écoutés, alors ils s'essayaient au clash. Comme les rappers.

**Le rap, créateur de clash**

L'affrontement verbal est un élément constitutif de la culture rap. Le clash – dont les traductions littérales seraient « s'entrechoquer » ou encore « conflit » – devient ici une mise en scène de violence verbale dans laquelle, par un jeu d'insultes rituelles et de surenchères, deux concurrents cherchent à faire perdre la face à l'autre. Un procédé brillamment mis à l'écran par Curtis Hanson dans le film américain *8 Mile*, où Eminem, rappeur américain populaire, raconte sa vie d'avant son succès. Dans le rap, le conflit mis en scène lors d'un clash ne doit en aucun cas être physique. L'agressivité ne doit être que verbale. Ici, le conflit a un caractère ludique relevant du second degré. Les seules armes autorisées lors de la joute sont les microphones. Des règles manifestement oubliées par Booba et Kaaris quand ils prennent l'avion ensemble.

**Un combat permanent ?**

Omniprésente dans les médias, la culture clash semble partie pour durer quelques années. Un avis tempéré par Charles Sarraute, chercheur en information-communication au GRIPIC Sorbonne Université : « *Je ne suis ni astrologue, ni météorologue. Je ne ferai donc pas de plan sur la comète, mais la tendance actuelle ressemble à un emballage – un peu sur le mode des bulles financières. Pour échapper au zapping ou à la lassitude, on observe un double phénomène de surenchère : sur la forme avec des oppositions de plus en plus binaires jusqu'à la caricature, et un renouvellement de plus en plus rapide de ses acteurs/protagonistes* ». À suivre, donc.

**Cris, insultes, vociférations, perte de contrôle... Le clash télévisuel est aujourd'hui un objet médiatique presque banal. Mais quels sont ses mécanismes réels, ses conditions de possibilité, et surtout, pourquoi ça buzze ? Nous avons visionné un cas d'école en compagnie de Clara Schmelk, philosophe des médias, afin de mieux cerner le phénomène.**

Plateau de l'émission *On n'est pas couché*, usine à clachs notoire de la télévision française depuis 2006. Natacha Polony fait face à Christine Angot, et émet de sévères critiques quant à la qualité littéraire de son roman *La Petite Foule*. Évidemment, connaissant le pédigrée des deux antagonistes, on sent que ça va péter. Première pique de Polony : « *En vous lisant, j'ai eu l'impression de comprendre votre écriture et pourquoi elle ne me touchait pas.* » Angot, sonnée, boit un verre d'eau en tremblant et reprend son souffle. La bouche en forme de O, de nombreux visages dans le public sont en suspens. La riposte d'Angot ne se fait pas attendre et se matérialise par un long verbiage strident qui se termine par : « *Mais continuez à parler d'autres choses que de littérature, ça vous va beaucoup mieux !* ». Laurent Ruquier lance une onomatopée faussement offusquée et tente de faire le juge de paix. Tonnerre d'applaudissements du public qui en redemande. La phrase « Réagissez sur Twitter » apparaît. Polony rebondit : « *Pardonnez-moi, j'essayais juste de parler style et langage, mais apparemment, ce n'est pas possible...* ».

L'écran se splitte en mode versus. Les deux visages hostiles se côtoient. Angot, complètement hystéro, enchaîne : « *C'est épaisant ! C'est épaisant ! (elle se martèle la main du poing) Vous êtes là, comme ça, sûre de vous, c'est super dur !* ». Re-applaudissements. Fin de l'extrait.

Que s'est-il exactement passé ? L'analyse de Clara Schmelk va nous être grandement utile pour comprendre la situation. Magnéto, Serge.

### La chimie du clash

Pour Clara, plus que les antagonistes, c'est le public qui fait éclore le clash : « *Au début, il y a juste une dispute entre deux personnes, on est encore dans le dialogue. Et puis, le public fait basculer la dispute en clash. Vous voyez, le cadrage se fait en fonction du public. Quand on est encore au stade de la dispute, il y a des sourires en arrière-plan, les gens commencent à s'agiter. La tension monte. Christine Angot boit son verre d'eau. On sent que ça va barder. Puis elle finit par balancer sa vanne. Le public applaudit. Le clash est créé. D'ailleurs, immédiatement après, il y a un appel à réagir sur les réseaux sociaux, et ceux-ci sont faits pour le faire durer. Ce n'est pas Twitter qui provoque le clash, mais sa mise en scène télévisuelle par rapport au public. Cette émission est faite pour ça. Il y a ensuite l'écran splitté, synonyme de dualité. Mais au contraire d'un match de boxe, il n'y a pas de contact physique. Il faut que le clash s'étire le plus longtemps possible pour qu'il puisse avoir une répercussion sur Twitter.* »

Et Laurent Ruquier dans tout ça, à quoi joue-t-il sous ses faux airs de mijaurée ? Est-il le pompier de service ? Incarne-t-il la Raison dans ce boxon ? Penser cela revient à se mettre un doigt dans l'œil : « *L'animateur n'est en rien un modérateur. Son rôle est d'exciter le public, de le conditionner, il fait tout pour encourager le clash sans trop le montrer.* »

### Cerveau reptilien et sous-langage corporel

La mise en scène étant révélée, il s'agit désormais de définir formellement le clash. Y a-t-il un langage propre à celui-ci ? « *Lorsque le clash éclate, le niveau de discours n'est même plus celui de la parole. On est plus dans une gestuelle à interpréter. On ne retient pas les mots qu'elles disent, on retient seulement leurs gestes et les suraigus de leurs voix. C'est*

*un sous-langage purement corporel. Les spectateurs qui écoutaient n'écoutent plus. Ils ricanent, ils rigolent, ils applaudissent, ils jouissent de ce dérapage. Forcément, il y a un phénomène de groupe. Sur un plateau, il fait chaud, il y a beaucoup de lumière, de bruit. La réflexion s'appauvrit toute seule, on est condamnés à s'imbéciliser.* »

Le clash, cette entité directement liée à notre cerveau reptilien est donc le parfait petit soldat de la dictature de l'émotion. La philosophe approfondit l'idée : « *Je n'aime pas ce terme parce que l'émotion est quelque chose de positif. Ce qui alimente le clash, ce n'est même pas une pulsion... C'est plus de l'ordre d'un stimulus qui excite et fait réagir. Voilà, le clash est un élément phare de la dictature des stimuli.* »

### Pourquoi ça fonctionne ?

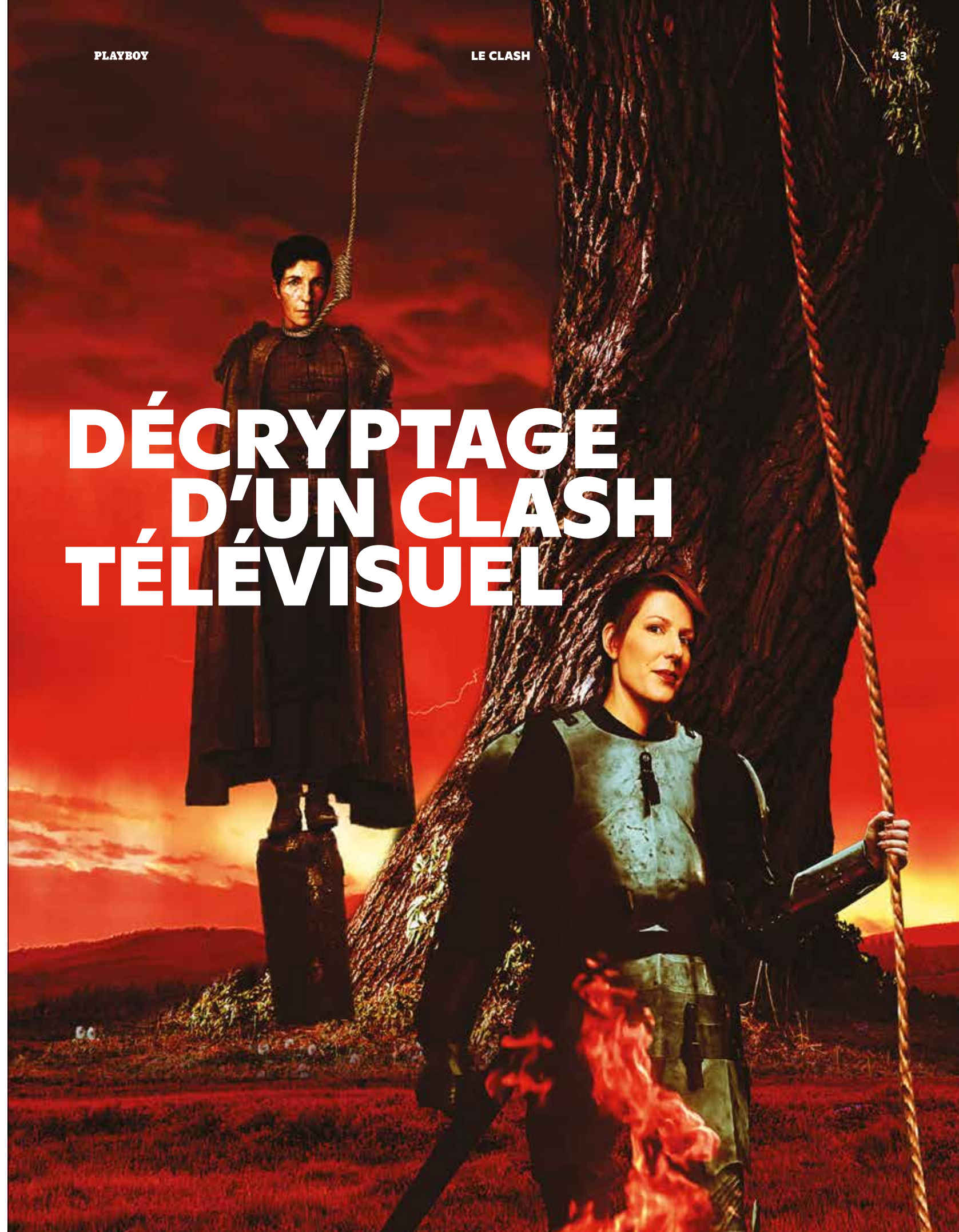
« *C'est peut-être étrange de dire ça, mais nous vivons dans une société de l'ennui. Dans une société qui ne s'ennuierait pas, il n'y aurait pas de clachs, juste des débats, musclés peut-être, mais des débats. Pour compléter, le clash ne peut avoir lieu que sur du vide, de l'inintéressant. Lors de ses débats politiques, Georges Marchais clashait ses interlocuteurs, mais après, on revenait aux codes de la joute verbale. Le critère de différenciation entre les deux, c'est que le clash est une pure humiliation, une bataille sans règle.* »

Notre inconsistance existentielle explique donc en partie notre fascination face au clash, et en quoi il dope les audimat. Sur la question, Clara va plus loin : « *Il y a une énergie destructrice à voir des célébrités se démolir mutuellement. Et finalement, les voir descendre de leur piédestal procure une joie morbide. C'est vraiment un goût pour le néant.* »

Faisant de nous des voyeurs hypnotisés par le pire, notre propre médiocrité est le meilleur complice du clash. Cependant, selon Clara, ce phénomène abrutissant risque d'avoir une durée de vie limitée : « *Les émissions qui reposent sur le clash prospèrent depuis quelques années. Mais d'ici 5 ans, on peut parier que les annonceurs et le public vont s'en lasser. Il sera remplacé par d'autres formats.* »

Oui, mais remplacé par quoi ? Connaissant la nature humaine, sans doute quelque chose de plus trash. Idiocratie, nous voilà.

# DÉCRYPTAGE D'UN CLASH TÉLÉVISUEL





# LE POINT DE VUE D'ÉRIC NAULLEAU

**Il a officié pour Tout le monde en parle de 2007 à 2011 et continue à livrer des tacles bien sentis dans Ça balance à Paris et Zemmour et Naulleau. En matière de clash, il n'est donc pas exagéré de dire qu'Éric Naulleau est un fin connaisseur. Nous avons tenu à recueillir son avis d'« homme de terrain » sur la question.**

**M.P.K.** **Éric, quelles sont pour vous les caractéristiques de cette figure de style médiatique qu'est le clash ?**

É.N. Le clash, c'est l'irruption d'une forme de dialogue inhabituelle. À la télévision notamment, le ton est celui de l'échange ou de la promotion, et tout à coup il se passe quelque chose... Je crois que le clash survient quand, à la volonté de débattre, succède la volonté d'en découdre. Quand on passe du fleuret moucheté au sabre. Il y a une sortie des règles de bienséance. Le train déraile. Il y a eu une époque où le clash était vraiment une rareté, maintenant, ça s'est beaucoup démocratisé.

**M.P.K.** **Depuis combien de temps constatez-vous cette « démocratisation » ?**

É.N. Il y a eu plusieurs étapes qui sont assez différentes les unes des autres. Dans *Tout le monde en parle* par exemple, Ardisson aimait sortir son interlocuteur de son champ de compétences. Quand il demande à Rocard – homme politique de premier rang à l'époque – « Sucrer, c'est tromper ? », ça crée une forme de clash, parce que tout à coup il s'aventure sur un terrain miné. Là, on était dans l'artisanal.

Avec *On n'est pas couché*, on passe à un format industriel. Quand vous mettez deux personnes qui n'ont rien à faire ensemble – à savoir Éric Zemmour et moi – et que vous les confrontez au pire de la production littéraire, musicale et cinématographique, là, les conditions du clash sont réunies. Il y a 99 % de chances qu'il se passe quelque chose. Faire lire les mémoires d'une starlette à Zemmour, lui qui ne jure que par Chateaubriand, forcément, ça fait éclater l'orage. On n'est plus dans les échanges policés, ni la langue de bois.

**M.P.K.** **Vous considérez-vous comme un serial clasher ? Si oui, quel est votre style ?**

É.N. Non, parce que ça voudrait dire que j'entre sur un plateau de télé dans l'idée de provoquer un clash. J'entre pour qu'il se passe quelque chose. Si ce quelque chose est un clash, je le prends, mais si c'est un échange d'idées un peu vif, je le prends aussi. Après, mon style, je le définirais comme assez direct. Je ne suis pas très diplomate. Zemmour met plus de temps à venir au fait, il a tout un raisonnement idéologique ; moi, dès qu'il y a une ouverture, je tire.

**M.P.K.** **Un vieil adage dit que l'intello de droite attaque ad hominem, tandis que celui de gauche est plutôt sur le terrain des idées. Le clash serait donc de droite ?**

É.N. Je ne suis peut-être pas autant de gauche que je ne le crois... Le pamphlet par exemple est un genre de droite, et moi j'ai une veine pamphlétaire. J'en ai commis quelques-uns. Si cette division entre droite et gauche est exacte, je suis malgré moi plutôt un chroniqueur de droite dans mes méthodes... C'est peut-être à front renversé parce que Zemmour est très argumentateur. Peut-être sommes-nous un peu atypiques au sein de nos familles politiques.

**M.P.K.** **Votre clash le plus mémorable ?**

É.N. Celui avec Francis Lalanne, ça a failli se finir en affrontement physique. Il était clairement dans un état second. C'était la seule fois en 5 ans que j'ai vu *On n'est pas couché* hors de contrôle. Même Ruquier qui sait tenir un plateau n'y était plus du tout. Il y a plein de zones intermédiaires dans la polémique, là on était dans le clash le plus pur. Après, ce n'est

pas celui qui m'a le plus intéressé. Je préfère quand le clash est basé sur une opposition intellectuelle, où chacun exprime ses idées de manière véhémence, comme j'ai pu en avoir avec BHL ou Yann Moix.

**M.P.K.** **En préparant une émission, y a-t-il des consignes pour déclencher des clashes ?**

É.N. Non, je n'ai jamais reçu d'instructions. Ce serait contradictoire de m'engager comme esprit libre et de me donner des consignes. Après, je sais que j'ai un style qui attire un peu le clash, oui. Je joue pas mal avec les contradictions des uns et des autres.

**M.P.K.** **Pourquoi le clash fonctionne si bien dans les médias ?**

É.N. La télévision est un spectacle, le clash est un spectacle au carré. C'est le spectacle dans le spectacle. Donc, les gens en redemandent. Il y a un côté jeux du cirque, évidemment. Un plateau de télé qui est bien fait, ça ressemble beaucoup à une arène, et il y a des pulsions très primitives qui reviennent, on aime bien voir s'affronter les gladiateurs. Selon les points de vue, on peut considérer que le clash est le degré zéro de la discussion, ou au contraire, le stade ultime du débat, un stade où il n'y a plus de précautions oratoires, plus de diplomatie, plus de traversissements syntaxiques. Les deux visions sont recevables, tout dépend de la qualité du clash.

**M.P.K.** **De quoi le clash est-il le symptôme ?**

É.N. Plus l'époque est incertaine, plus les gens se raccrochent à leurs opinions, à leurs croyances, et les expriment de manière agressive. C'est une façon de se rattacher à une certitude. Nous vivons une époque floue, mal définie, liquide, en pleine mutation, et je crois que le clash, qu'on en soit acteur ou spectateur, permet de se fixer à un point d'ancrage solide. En cela, il est un trait de notre siècle.

—  
Retrouvez Éric Naulleau dans *Ça balance à Paris* les samedis à 19h40 sur Paris Première, et dans *Zemmour et Naulleau* les mercredis à 20 h 50, toujours sur Paris Première.



## Audimat, monétisation, notoriété... Avec ses airs de success-story, le clash a tout d'un golden boy. Problème : ses nombreuses faces cachées.

Rewind. Quand Camus affrontait Sartre, quand Godard clashait Truffaut, leurs amitiés se fracassaient sur le temple des idées. Aujourd'hui, le clash surfe surtout sur le vide qu'il incarne, en bon révélateur d'une civilisation moderne où la forme supplante le fond, comme l'explique le sociologue Roland Gori dans son livre *La fabrique des imposteurs*.

L'importance des idées se mesure désormais à l'aune de la puissance du support médiatique (Twitter, Brut, talk-shows...) qui les véhicule. Plus important que le clash ? L'émission où il a lieu et le média qui le relaye.

### Une parodie devenue élément majeur du cirque médiatique

Avec le clash, la forme prendrait donc peu à peu complètement le pas sur le fond. Certains essaient pourtant de tirer l'affaire par le haut. Ainsi le rappeur Médine, pour qui « *Booba contre Kaaris, c'est Verlaine qui tire sur Rimbaud* ». À un détail près : le revolver six-coups a été remplacé par les parfums de luxe dans un duty-free.

Le clash se voudrait l'incarnation moderne du débat, mais il ressemble surtout à sa parodie. Voire à une mise en scène. Voire à un spectacle. Pas une bonne nouvelle si on relit l'écrivain Guy Debord pour qui « *Le spectacle est le contraire du dialogue* ». Et si c'était ça, l'écueil majeur du clash ? Un spectacle qui donne du crédit à des personnes qui ne le méritent pas forcément par leurs actes. Une forme dégénérée de démocratie, à la botte d'une dictature de l'émotion permanente à laquelle nous nous soumettons

tous plus ou moins consciemment.

Le chercheur en information-communication Charles Sarraute se montre plus prudent : « *La parodie impliquerait un ressort comique, et une intention de faire rire. Il s'agit plutôt d'un simulacre dans la mesure où toutes les conditions sont réunies pour que ce type d'événement survienne. L'hystérisation du débat tient aussi au fait que cela semble, si ce n'est écrit par avance, inévitable. Tout est là, dès la formulation de la question, très souvent binaire : pour ou contre ? Et ça amène à poser des questions qu'on ne se posait plus, comme sur l'IVG par exemple. La discussion ne porte jamais sur les termes de la question. À la différence de ce qui se passe dans le champ scientifique, où la controverse est essentielle pour l'avancée du savoir.* »

Qui a raison ? Qui a tort ? Peu importe car au final, la seule valeur qui compte réellement à présent, c'est celle de l'opinion. Une valeur mesurée par la popularité, c'est-à-dire par le taux de citation dans les émissions de télévision, à la radio, ou encore le nombre de vues sur YouTube, les likes sur les réseaux sociaux... Le clash prend vie grâce aux autres, à vous, à moi. Peu importe que l'objet du débat soit authentique ou non, sa forme même fait que nous nous y intéressons. Serions-nous les premiers responsables de cette croissance généralisée du conflit médiatique ?

### La petite entreprise du clash

Générateur de pubs, de vues monétisées, créateur de buzz, le clash serait-il devenu un business où tous les coups sont permis ? C8 n'a jamais licencié Hanouna. Eric Zemmour est partout. Aujourd'hui, les provocateurs sont relativement impunis. Le cynisme des chaînes de télévision semble plus grand qu'avant. Il faut faire parler, être vu. Sinon c'est la mort. Rien de plus normal alors que la logique économique l'emporte sur la logique éthique et la moralité ; et que le clash devient autant l'objet d'un savoir-faire que d'un faire-savoir. Produire du clash puis le diffuser le plus possible, voilà l'idée.

Quand il a lieu dans une émission diffusée en différé – la majorité des cas –, le clash apparaît clairement comme une stratégie pour augmenter l'audimat. Au risque de manipuler les téléspectateurs.

Certains vont jusqu'à monter leurs émissions pour donner à l'affrontement verbal encore plus de punch que dans la réalité. Mais attention : du montage à la censure, la frontière paraît mince. Aujourd'hui, les chaînes ne condamnent plus. Elles préfèrent travailler en amont et couper ce qui doit l'être à leurs yeux. Une censure évidemment impossible à une époque où tout le monde possède un smartphone et donc... une caméra. Si Hapsatou Sy lance une pétition contre Eric Zemmour, c'est parce qu'il n'y a plus de punition automatique pour quelqu'un qui tient des propos condamnables. Même si – le paradoxe est là – ces propos n'ont pas été diffusés à l'antenne.

### Bienvenue chez les clowns

Désormais, le format du débat répond à une seule nécessité : être spectaculaire. L'art du débat se disloque et le communiqué violent remplace le dialogue. Le clash, excroissance de l'infotainment à la sauce Ardisson, produit du buzz. Un buzz amplifié depuis une dizaine d'années par les réseaux sociaux. Car c'est cela qui donne de la valeur au clash. Il faut que ça circule, en essayant de faire en sorte qu'à la fin les gains reviennent au support qui a « fabriqué » le clash. Impossible dans ces conditions d'éviter les risques de dérives, de simulacres par des clowns qui ne veulent qu'une chose : qu'on parle d'eux. Le jeu médiatique se mord la queue, mais comme dit souvent Cyril Hanouna, « *c'est que de la télé* ».

Ce qui est certain, c'est que l'ère du clash ne nous rendra pas plus intelligents. Sa trajectoire fait penser à celle de la télé-réalité. Une fraîcheur des premiers instants rapidement remplacée par une professionnalisation cynique pour « *poursuivre l'aventure* ». Le clash d'aujourd'hui n'est plus celui de Michel Polac. Les protagonistes les provoquent à dessein, sur la base d'éléments de langage qu'on imagine savamment préparés. Une tendance qui ne semble pas près de disparaître. N'oublions pas que plus un objet est creux, plus il résonne fortement. Plus le clash se videra de sa substance et se videra d'idées, plus il résonnera fort. Une nouvelle norme du vide semble se dessiner. Bref, on va tous mourir cons et c'est génial. À la vôtre.

# LA STRATÉGIE DU VIDE



# François Ruffin

TEXTE Michael Pecot-Kleiner  
PHOTOS Boris Camaca

*“Je suis là pour me bagarrer contre le poison de la résignation.”*



**Comme Emmanuel Macron, François Ruffin est originaire d'Amiens et a une petite quarantaine. Pour tout le reste, il en est l'exact opposé. Homme de gauche convaincu, fondateur et rédacteur en chef du journal *Fakir*, écrivain, réalisateur du documentaire à succès *Merci Patron!*, député de la Somme sous l'étiquette France Insoumise, François Ruffin est devenu en quelques années l'un des défenseurs les plus efficaces des oubliés, des laissés-pour-compte, des invisibles et des gueules cassées du néo-libéralisme. *Playboy* l'a rencontré à l'Assemblée nationale, afin d'en savoir un peu plus sur le sens de son combat. Une interview sans fioritures et forcément politique, où il expose entre autres sa vision de la révolution, sa lutte contre l'apathie généralisée et les impasses de l'Union européenne. Et si c'était lui, le futur grand opposant à la présidence jupitérienne ?**



**M.P.K.** D'où te vient ce sens de la révolte ? Cette volonté de ne pas accepter le monde « tel qu'il est » ?

F.R. J'ai une anecdote qui pourrait t'éclairer. Pour un reportage, je me suis retrouvé à Bourg-en-Bresse : un foyer social allait fermer, avec dedans des mères célibataires avec leurs gamins, des jeunes travailleurs en rupture familiale... Je me souviens d'un camionneur, devenu schizo, il voyait des zombies sur la route à force de faire des kilomètres... Bref. Pour protester, les pensionnaires, bientôt à la rue, s'installent dans des tentes devant la préfecture. On est en plein mois de janvier, et le hasard fait que c'est le jour des vœux. Les notables entrent dans la préfecture pour les petits fours. Tu vois la séparation, les pauvres d'un côté, les riches de l'autre, et entre les deux, près des grilles, des éducateurs qui distribuent des tracts. Spatialement, c'est vachement symbolique : la classe intermédiaire au milieu. Un éduc jouait de la guitare, du Renaud je pense. Je lui demande pourquoi il milite comme ça : « *J'aurais pu être à l'intérieur, au chaud. Mais j'ai le choix et j'ai choisi d'être ici, dehors, avec eux.* » Eh bien voilà, j'appartiens à cette classe intermédiaire, qui a le choix, et moi aussi j'ai choisi. J'ai pu faire des études, lire, écrire, parler maintenant, ce sont des armes. Au service de qui vas-tu les mettre ? J'aurais pu bosser à la com' de LVMH à coup sûr, avec de l'argent et des honneurs rapidement, tranquillement. Eh bien mes armes, je les ai mises au service des victimes de LVMH... Mais est-ce qu'on choisit vraiment, au fond ? J'ai

nourri une fidélité à ma famille, à des origines modestes, à ma région, ouvrière, frappée par les délocalisations. Et une fidélité à mes lectures, qui m'ont énormément influencé : Steinbeck, Vallès, Cavanna, Dostoïevski...

**M.P.K.** Tu débutes ton parcours militant en fondant le journal *Fakir*. Comment s'opère chez toi cette transition entre la presse et la politique ?

F.R. *Fakir* se lance en 1999, et je suis très marqué par la critique des médias, avec notamment l'essai de Serge Halimi, *Les Nouveaux Chiens de garde*. Et *Fakir* a pour mission de pourfendre *Le Journal des Amiénois*, la gazette municipale. J'y cartonne les éditoriaux, je démonte les articles. Par exemple, à propos du zoo, un article titre : « *Sandrine, l'éléphante, tend sa trompe aux enfants comme en signe de bienvenue* ». Je me pointe là-bas et je découvre qu'en fait Sandrine est complètement folle à force d'être enfermée, qu'elle est prête à défoncer les clôtures, que le soigneur lui envoie des fléchettes hypodermiques à distance, parce qu'il a peur d'elle, elle a déjà failli le tuer. Donc, « *Sandrine tend sa trompe aux enfants comme en signe de bienvenue* », c'est un gros mensonge. Je suis outré. Scandalisé, à l'époque. Comment peut-on mentir ainsi ? C'est cette exigence de vérité qui m'a d'abord mené, sinon à la politique, du moins à la parole publique. Et dès les premiers numéros de *Fakir*, je me suis dit qu'il fallait également mener du reportage social : les apprentis

**“La démocratie, c’est toujours un bricolage, un truc imparfait. Alors disons qu’aujourd’hui, c’est un truc très imparfait. Elle se dégrade, comme une falaise qui s’érode. Et elle se dégrade avec notre complicité, avec notre apathie.”**

de la restauration, ou les centres d’appel, ou la fourrière pour les chiens... Des lieux, des thèmes, qui intéressent peu les journalistes locaux.

**M.P.K. Politiquement, as-tu une figure tutélaire ?**

F.R. Plusieurs, même. J’ai besoin de mythes, pas forcément des modèles, mais des exemples, qui tirent vers le haut, qui aident à se tenir droit. Mon premier, c’était Platini, j’avais son poster dans ma chambre de gosse. Puis Renaud, Cavanna, Desproges, Jacques Brel, Brassens, Vallès, Bourdieu... J’ai mon Olympe. Ce sont plus des artistes, des écrivains, que des politiques. Même si j’ai beaucoup lu sur Jean Jaurès, sur Abraham Lincoln, sur Robespierre. Après, ma figure tutélaire réelle, l’homme qui m’a marqué dans le réel, c’est Maurice Kriegel-Valrimont, l’un des grands dirigeants de la Résistance française. Il est devenu député communiste à la Libération, puis il s’est fait virer du Parti quelques années après. Je l’aime bien pour ces deux raisons...

**M.P.K. Oui, comme tous les communistes « sincères » de l’époque...**

F.R. Oui... (rires) J’ai fait une série d’entretiens avec lui pour l’émission *Là-bas si j’y suis* sur France Inter. J’étais le jeune qui débarque, sur le fil de sa vie, et il s’est fait comme un passage

de relais. Il m’a beaucoup transmis. En lui, tu respirais pas seulement la Résistance, mais tout un héritage : les Lumières, la Grande Révolution, la Commune, le Front populaire... Je ne suis pas attaché à beaucoup de biens, mais sa fille m’a offert son bureau, et c’est bête mais j’y tiens. C’est un peu mon Jiminy Cricket. Quand je doute, je me demande : « *Que ferait Maurice Kriegel-Valrimont ?* ». Il me sert de repère dans ce bazar qu’est la politique.

**M.P.K. Être de gauche en 2018, ça signifie quoi ?**

F.R. D’abord, c’est assumer cet héritage : 1789, 1871, 1936, 1945, 1968... C’est s’inscrire dans l’Histoire, qui est longue, d’un mouvement populaire, ouvrier. Et pour l’avenir, c’est de la conjuguer avec l’écologie, notre grand défi. Je fais mien le slogan d’Hervé Kempf : « *consommer moins, répartir mieux* ». Dans un monde où 1 % des plus riches possèdent plus que les 99 % restants, le partage relève de l’urgence. En France aussi, où les 500 plus grosses fortunes possédaient 6 % du PIB il y a vingt ans, 25 % l’année dernière, 30 % aujourd’hui... + 5 % en un an ! Nous n’avons pas besoin de croissance, notre gâteau est absolument gigantesque. Maintenant, il faut le partager. Et puis, le volet vert : consommer moins. Mais ça doit bien sûr commencer par les goinfres, qui se gavent. Prends l’histoire du diesel, là : comment expliquer aux gens qu’on va encore augmenter leur essence ? Alors que Macron a ouvert son quinquennat par la suppression de l’ISF pour ses copains, alors que le kérosène des avions est détaxé, alors que les yachts consomment mille litres à l’heure ? Il faut de la justice, sinon toute concession est inacceptable.

**M.P.K. Comment expliques-tu le désintérêt progressif du public pour la chose politique ?**

F.R. Attends, je vais te trouver une citation (il fouille dans un de ses classeurs). C’est de Samuel Huntington, un intellectuel américain, très à droite, l’auteur du *Choc des civilisations*. En 1975, il avait pondu un rapport sur la démocratie pour la Trilatérale, qui rassemblait les élites japonaises, américaines et européennes. Il écrit ceci : « *Ce qui est nécessaire, c’est un degré plus grand de modération dans la démocratie. Le bon fonctionnement d’un système politique démocratique requiert habituellement une certaine mesure d’apathie et de non-engagement d’une partie des individus.* » En somme, il déclare que le peuple est devenu gênant, à cette époque il s’implique trop dans la politique et donc, pour que les élites puissent gouverner tranquillement, il faut l’éloigner. Ce programme, ils l’appliquent depuis 40 ans, pour dépolitiser la société. Ça peut passer par la privatisation des principales chaînes de télévision, l’obsession du nouveau gadget technologique, la montée en puissance des antidépresseurs... les symptômes sont multiples. On dit aux gens de voter, mais en même temps, l’abstention ça arrange, quand les gens se passionnent ça donne des « mauvais résultats », comme en 2005, avec le « non » au référendum sur l’Europe. Et les élites n’apprécient pas cette « épidémie de populisme ». Malgré tout, je pense que l’on assiste ces dernières années à un retour du politique. Pas forcément dans le sens que je souhaite : la montée des extrêmes droites, le Brexit, Trump, l’Italie aujourd’hui... Les élites fêtaient « la fin de l’Histoire », leur libéralisme était « gravé dans le marbre », eh bien non, pas de pot. Ça craque, ça craque pas forcément comme je le voudrais, mais ça craque. C’est même le retour du tragique dans l’Histoire. Même Macron,



l'irruption soudaine de Macron, qui fait péter les anciens partis, ça témoigne aussi d'un désir de politique.

**M.P.K. Vivons-nous dans une réelle démocratie ou dans une dictature soft ?**

F.R. La démocratie, c'est toujours un bricolage, un truc imparfait. Alors disons qu'aujourd'hui, c'est un truc très imparfait. Elle se dégrade, comme une falaise qui s'érode. Et elle se dégrade avec notre complicité, avec notre apathie. Je dis toujours aux gens : la démocratie n'existe pas, elle se fait exister. Tous les jours, je peux distribuer des tracts ou non, manifester ou non, défendre mon collègue de boulot ou non, diffuser une autre info ou non. La démocratie, ce n'est pas quelque chose qui nous est donné « d'en-haut ». Au contraire, « en-haut », ils ne cherchent qu'à nous la reprendre ! Et attention : si jamais on assiste à un retour des gens, du peuple, dans la chose publique, il va y avoir une crispation de l'oligarchie, une tendance à l'autoritarisme, un usage de la violence. « *On lâche rien !* », c'est sur-

**“Ça me fait marrer de pouvoir dire : « Je suis dans Playboy ! » Tu sais, on a causé vachement sérieusement, mais dans ma démarche, il y a un autre truc qui prime : ne pas m'ennuyer.”**

tout leur slogan à eux ! On voit déjà ça à l'œuvre, dans le recours décomplexé à la matraque, ou aux bombes lacrymos, dans le comportement de Macron, jupitérien, un despotisme en germe.

**M.P.K. La notion de révolution est-elle encore valable ? Par quels moyens peut-on concrètement créer de la transformation sociale ?**

F.R. J'ai fait ma campagne sur le thème : « *mon adversaire, c'est la finance, mais c'est surtout l'indifférence* ». Je suis là pour me bagarrer contre le poison de la résignation. Porte après porte, rue après rue, quartier après quartier. C'est un Stalingrad pacifique. C'est ainsi que j'ai bataillé pour remporter la première

circonscription de la Somme. J'ai voulu montrer qu'un autre chemin était possible, qu'un gars se tiendrait droit pour eux, que je n'allais pas faire des merveilles législatives, mais que je porterais leurs voix. Ce contrat, je le remplis, je pense. Alors, la révolution... Si on attend la Révolution, avec la majuscule, comme un ange qui descend du ciel, comme un Événement qui va tout bouleverser, on se plante. La révolution, c'est un processus qui prend plusieurs années, qui est hyper chaotique, qui lie des forces sociales contradictoires. Tu ne te réveilles pas le matin et hop, tout est plié. Ce n'est pas ça du tout. On ne sait pas ce qui sort de ce processus. Quand on fait une révolution, parfois, on ne sait même pas que c'est une révolution. Ça se passe par étapes. Je crois qu'il faut qu'il y ait un premier pas dans ce sens-là, puis un deuxième, puis un troisième... pour réussir à faire de grandes enjambées. Mon modèle, à moi, c'est le Front populaire. Les urnes et la rue. Les deux. Pas l'un sans l'autre.

**M.P.K. Élargissons la discussion au niveau international. Brésil, USA, Russie... Pourquoi les droites autoritaires rencontrent-elles autant de succès dans le monde ?**

F.R. Je ne confondrais pas ces situations. Les USA, c'est un peu comme la France : la gauche a cessé d'être de gauche depuis bien longtemps, elle s'est même flattée de son divorce d'avec le peuple... Le peuple va donc voir ailleurs. C'est un énorme défi : rebâtir une gauche populaire, rouge et verte.

**M.P.K. Parlons d'Europe. Est-elle dans une impasse ? Comment faire pour retrouver plus de souveraineté ?**

F.R. D'abord, je ne crois pas que « *l'Europe ait changé* », qu'elle se soit « *éloignée de ses idéaux* ». C'est faux : dès ses origines, dès les premiers traités, l'Europe place en son cœur les intérêts du Capital. Ce souci ne date pas de Jean-Claude Juncker. Dans les années 80 notamment, Jacques Delors faisait tout main dans la main avec l'European Round Table, la table ronde des super patrons européens : la fin des taxes aux frontières, la monnaie unique, l'élargissement aux pays de l'Est. L'Histoire de France est marquée par des soubresauts populaires, l'Union européenne n'est qu'une série de traités entre les puissants. Donc, transformer cette Europe-là, avec la Commission, ces petits soldats de Milton Friedman, je n'y crois pas trop. Que faire, alors ? Personnellement, je ne suis pas pour un Frexit. Le Brexit anglais est une solution isolée, un repli, une solitude. La France doit, à l'inverse, être une force d'entraînement. C'est-à-dire qu'il faut qu'elle s'oppose à la politique européenne, et que d'autres peuples d'Europe se reconnaissent en elle, l'approuvent, l'appuient.

**M.P.K. Ça risque d'être compliqué...**

F.R. Non, il y a plus qu'une brèche d'ouverte, aujourd'hui. Je te l'ai dit : ça craque. Ce matin, j'avais rendez-vous avec un intellectuel grec, un ancien membre de Syriza, et on a pas mal parlé de ça. En 2012, j'ai eu honte. Hollande vient d'être élu, il représente la France, il incarne une Histoire, un grand pays, c'est un président « de gauche », socialiste, et qu'est-ce qu'il fait ? Son premier geste de politique étrangère, c'est d'intervenir sur la plus grosse chaîne privée grecque, et pour dire quoi ? De ne pas voter Syriza. En plus, d'après mon interlocuteur, cette interview a tourné en boucle et a pesé sur le vote final. Symboliquement,



c'est nul. Mais stratégiquement aussi. Admettons, comme le prétendait Hollande, qu'on veuille changer l'Europe, et opter pour une vraie politique de gauche. Que doit-il faire ? Créer un rapport de force avec Angela Merkel et la Commission européenne. Alors, il vaut mieux que Syriza soit élue ou non ? Au lieu de ça, il a sermonné les Grecs comme un fayot...

**M.P.K. Toi, à sa place, tu aurais fait quoi ?**

F.R. La première chose que je fais, c'est le tour des pays du sud, car ce sont ceux qui souffrent le plus de cette Europe austéritaire. Je vais à Lisbonne, Madrid, Barcelone, Rome, Athènes... En faisant des meetings, en serrant des mains – y compris celles des gouvernements de droite –, j'incarne une voie alternative. En faisant ça, je suis fort non seulement de mon élection en France, mais je suis fort aussi des peuples que j'ai mus, en allant porter un autre espoir. Voilà ma ligne. Je ne suis pas pour une sortie unilatérale, mais pour que la France crée un maximum d'alliances et devienne le fer de lance de l'Europe du sud. Ce faisant, on reconstitue un nouveau bloc européen et on renégocie les traités. La Révolution française a essaimé de même, elle a déclenché des basculements en Europe. Ça a été une erreur, bien sûr, de l'exporter par les armes, mais ceci dit, elle a produit un tel éclat que ses effets se sont poursuivis tout au long du 19ème siècle. Si la France prend les devants, elle allumera une lumière, pas seulement en Europe, mais dans le monde. Quand tu as un petit caillou dans la chaussure, c'est peut-être un petit caillou, mais tu ne penses plus qu'à ça. Si jamais la France ouvre une faille dans l'ordre mondial, ce ne sera pas un petit caillou, car elle est la 7ème puissance économique. Elle sera au centre des débats politiques mondiaux. Tel est mon pari.

**M.P.K. Continuons si tu le veux bien sur cette lancée « Si j'étais président ». Quelles seraient tes deux autres premières mesures ?**

F.R. Je reviens tout de suite sur les 4 milliards d'ISF, bien sûr, mais aussi sur les 22 milliards de crédit impôt compétitivité emploi. Avec ça, primo, je structure ce que j'appelle « les métiers du tendre », c'est-à-dire les accompagnantes d'enfants handicapés, les auxiliaires de vie sociale, qui s'occupent des personnes âgées, les assistantes maternelles, les animateurs du périscolaire. Tout ça, c'est un continent oublié, hyper précaire, dans lequel travaillent quotidiennement plus de deux millions de personnes, très largement des femmes, bien souvent sous le seuil de pauvreté. Je pense que ça devrait être une priorité de bâtir de vrais statuts pour ces métiers. Et comme les 26 milliards me laissent encore de la marge, je lance un immense plan de rénovation thermique. C'est la plus grosse part des émissions de CO2, le chauffage. Et c'est une écologie populaire, ça fait baisser les factures. Même l'environnement réclamera des mesures plus difficiles.

**M.P.K. Un dernier mot pour la fin ?**

F.R. Te dire pourquoi j'ai accepté cet entretien, alors que j'en refuse plein. Ça me fait marrer de pouvoir dire : « *Je suis dans Playboy !* ». Tu sais, on a causé vachement sérieusement, mais dans ma démarche, il y a un autre truc qui prime : ne pas m'ennuyer. Comme chantait Bobby Lapointe, « *J'ai fantaisie de mettre dans ma vie un petit brin de fantaisie, youpi ! Youpi !* » et d'en mettre aussi dans la vie des gens. Quand tu vois tous ces mecs, en politique notamment, qu'on croit sérieux parce qu'ils portent le bon costume et usent de mots tristes...



Allie  
*Henrik  
Purienne*  
Silva



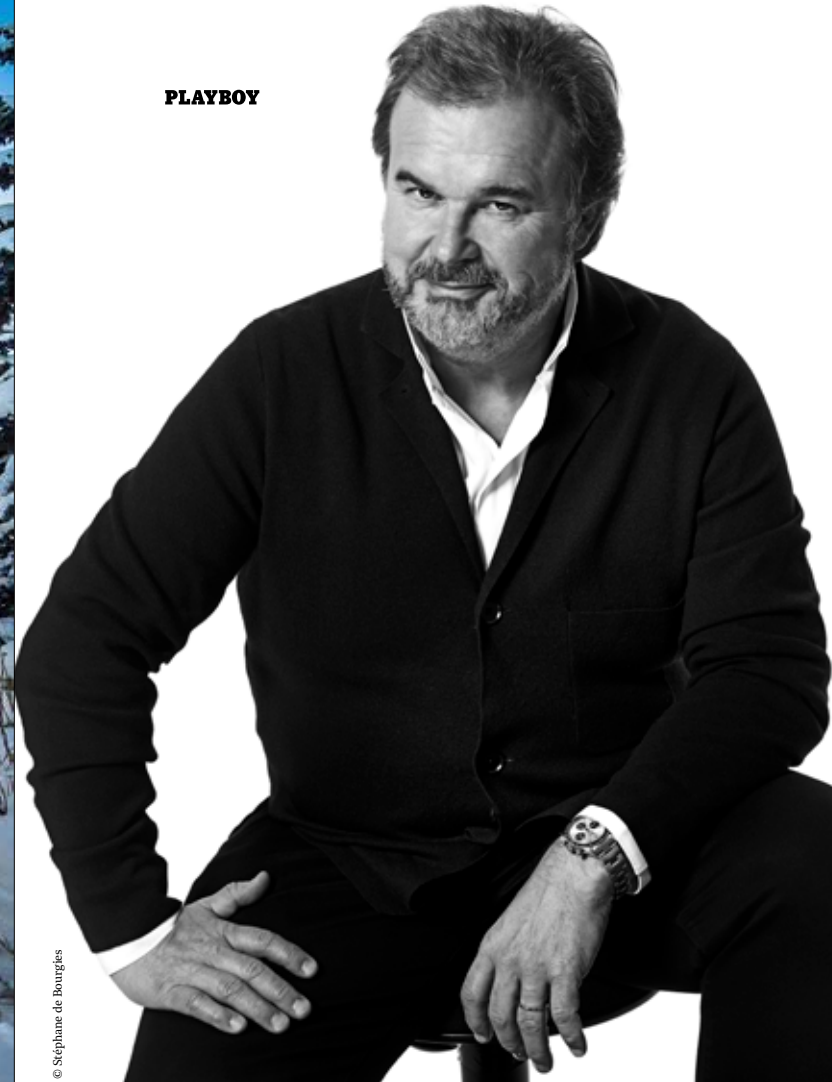












© Stéphane de Bourgies

# Un hiver avec style



© DR



© Adrien Dirand

**Prendre l'hiver par les sentiments et s'en aller explorer ses zones de plaisirs : voilà le parti-pris de *Playboy*. On vous emmène à Val d'Isère tutoyer les cimes et goûter aux sensations de la montagne. Découvrir Sébastien Ripari, l'ami des chefs. Succomber aux délices sucrés de Pierre Hermé, la star des pâtisseries. Piocher de nouvelles envies dans nos pages shopping. Respirer une bonne bouffée d'air pur avec Botafarm. Et vivre Paris côté luxe en quatre adresses de rêve.**

RUBRIQUE PAR Sandra Serpero

# Val d'Isère plaisir au sommet



Reconnue comme capitale mondiale du ski avec ses 300 kilomètres de pistes, Val d'Isère invite à vivre fort la montagne. Si le sport s'écrit ici en majuscules, la station porte haut l'art de vivre en altitude en offrant à ses hôtes des adresses de choix : bonnes tables, hôtels chaleureux, bars festifs et clubs effervescents. Ajoutez à cela la beauté et l'atmosphère authentique de son village, ses vieilles maisons en pierres, ses boutiques... Boire, manger, danser, dormir, notre carnet d'adresses cible les spots incontournables de cette station à sensations qui se pique d'un petit grain de folie hautement séduisant. TEXTE Sandra Serpero



1.



2.

## Déjeuner sur les pistes

- Le Signal, côté Fornet : ce semi-gastro à la carte locale étonnante se prolonge d'un rooftop offrant une vue imprenable sur Val d'Isère et sa vallée.
- L'Étincelle, entre Solaise et Belvedere : imposante terrasse qui remplace l'institution des Clochetons, avec sa cave intimiste et sa cheminée où grillent les viandes.
- La Fruitière, côté la Daille : place to be historique de Val d'Isère, chic et branché, ce lieu régale d'un cabaret en guise de dessert. (1)

## Après le ski

- La Folie Douce : lieu iconique et incontournable fondé par le visionnaire Luc Reversade qui a lancé le clubbing à 2 400 mètres d'altitude, la Folie Douce se savoure dès 15 h. (3)
- Le Cocorico : planté au pied des pistes de Solaise et Belvedere, on vient ici dès 16 h pour profiter des live music, danser et trinquer à la bière!
- Chez Jules : QG des locaux, cette adresse décontractée, située dans le village et pilotée par le charmant Jules Terrini, rassemble habitués, moniteurs et skieurs dès 17 h.

## Apéritif au village

- La Baraque : l'adresse dansante de Val d'Isère où l'on vient siroter des cocktails bien frappés et savourer des concerts en live chaque soir. (2)
- Le Blizzard : référence ultime de l'apéritif chic, le bar de cet hôtel 5\* accueille les beautiful people élégamment servis par des barmans habillés de vestons en tweed.
- La Cave sur le Comptoir : passionné de bons vins, le maître des lieux tape toujours dans le mille avec ses bouteilles et ses bonnes choses à manger.

© DR / L'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.



4.



6.

## Sensations glisse !

Élue pour ses pentes, connue pour ses compétitions et reconnue pour ses champions, Val d'Isère se classe parmi les hauts-lieux du sport et du ski alpin en particulier. On vient y dompter l'olympique et mythique Face de Belvedere. S'élancer sur le glacier du Pissailas qui culmine à 3 400 mètres d'altitude et regorge de neige fraîche. S'engager dans le secteur du Fornet-Iseran, le plus haut col routier d'Europe, qui plonge dans un bois de sapins. Glisser sur les longues pistes rouges de Solaise. S'aventurer dans la « vallée perdue », hors-piste emblématique de Val d'Isère. Découvrir la Mattis, l'Arcelle, le Plan et la Daille qui clôture le voyage par un passage à la Folie Douce. Et aussi s'essayer au ski de randonnée, tenter la conduite sur glace au Val d'Isère Ice Driving BMW, le Fat Bike électrique sur la neige, le karting ou les SUV sur glace.



3.

5.



## Dîner

- La Luge : intimiste et feutrée, cette table savoyarde déroule à sa carte des viandes cuites au feu de bois et des spécialités fromagères ultra gourmandes.
- Les 3 Caves : pour un dîner en altitude et une expérience unique, direction la nouvelle enseigne de la Folie Douce. Ce lieu hors norme compte une cave à vins, une cave à fromages offrant une vue extraordinaire sur le Mont Blanc et une cave à cigares.
- La Mourra : le restaurant de cet hôtel 5\* signe une cuisine d'inspiration japonaise délicate et appliquée. Passage obligé au bar, l'un des plus remarquables de la station. (4)

## Danser

- La Doudoune : la FÊTE majuscule dans ce club beau comme un bijou. Aux manettes, Cyril qui a fait ses armes dans les plus grands clubs parisiens et invite les meilleurs DJ internationaux derrière les platines. A ne pas manquer, les soirées 21, chaque 21 du mois.
- Dick's Tea Bar : on y vient pour les lives au violon de la belle Sofia Landgren. Magique.

## Dormir

- Les Barmes de l'Ours : cet hôtel 5\* Relais & Châteaux, posé au pied de la mythique Face de Belvedere, surplombe le village et compte un superbe spa et deux tables, la pâtisserie et la Table de l'Ours, le gastronomique piloté par le chef Antoine Gras. (5)
- L'Avancher Lodge : ouvert l'hiver dernier, cet hôtel de charme 3\* est le refuge idéal pour un weekend entre amis. On aime : le sauna extérieur hissé sur le toit. (6)
- Chalet Ovalala : point de chute d'exception, ce chalet de 500 m<sup>2</sup> affiche un luxe et des services dignes d'un palace (piscine, jacuzzi, salle de cinéma...).

Skis fabriqués en France en série limitée à 100 exemplaires, faits main et numérotés. Sur commande sur [ctskis.com](http://ctskis.com) et dans 7 points de vente en France.



**Pour faire les yeux doux à l'hiver, de jolies choses qui cultivent l'allure, le bon goût, le confort.**

# Objets de désir

© Anamury Laparra

## PLAYBOY



Pull col roulé en laine mérinos AMI – 360 €.



Rhum cubain, bouteille designée par Vald HAVANA CLUB – 39 €.



Bottines en tweed et cuir TOD'S – 575 €.

## SHOPPING



Montre Winston Regal, bracelet en cuir italien KOMONO – 99 €.



Briquet E-Slim S.T. DUPONT – 99 €.



Veste en velours côtelé, col fausse fourrure DICKIES – 149 €.



Baskets SK8 en cuir et toile VANS – 120 €.



Charentaises Zebra beiges en laine vierge ALLxIN – 49 €.



Doudoune sans manches en flanelle CITROEN LIFESTYLE – 69 €.



Parfum *Jose*, boisé ambré aux notes chaudes EISENBERG – 129 € les 100 ml.



Gants en cuir et tartan BARBOUR – 95 €.

# Pierre Hermé Haute Gourmandise

**Entretien avec le pape de la pâtisserie française, artiste inspiré et explorateur de saveurs, qui réveille les sensations et convoque le plaisir dans chacune de ses créations gourmandes. Follement addictif. Pleinement savoureux.**

TEXTE Sandra Serpero

PHOTO Shaili Boudara

PROPOSÉ PAR HAUTE PÂTISSERIE

**Une pâtisserie pour la séduire ?**

L'Ispahan qui mélange rose, framboise et leetchi. C'est un dessert féminin, irrésistiblement envoûtant, doux et vif à la fois. Et il existe dans une version en forme de cœur.

**Une pâtisserie pour faire mouche à un dîner ?**

Vénus, qui a un côté haute couture et spectaculaire avec sa rosace de pommes qui le surmonte.

**Une pâtisserie pour se remonter le moral ?**

Sans hésiter, le 2 000 Feuilles : c'est une pure gourmandise !

**Une pâtisserie pour un plaisir solitaire ?**

La Tarte Infiniment Vanille, qui associe trois sortes de vanille et donne une plénitude surprenante à cette saveur.

**Une pâtisserie pour célébrer un grand moment ?**

La Cerise sur le Gâteau, pour sa forme originale façon part de gâteau et son jeu de textures.

**Une pâtisserie parisienne ?**

Le Paris-Brest ! Dans sa version classique ou infiniment chocolat.

**Une pâtisserie masculine ?**

La Tarte Fine au Chocolat, pour le côté puissant du chocolat.

**Une pâtisserie inoubliable ?**

J'essaye de travailler chacune de mes pâtisseries pour qu'elles le soient. Mais peut-être l'Infiniment Citron qui est l'archétype d'un bon dessert : il mélange la douceur et l'amertume, et une grande variété de textures (glace, sablé, meringue, gelée).



# L'amour, beaucoup, à la folie...

« Les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais », écrivait Oscar Wilde. En quatre adresses, le programme d'une soirée de haut vol pour s'aimer et se le dire. Caviar classieux, dîner face à la Tour Eiffel, cocktails sensuels et chambre étoilée pour nuit torride. Ici, il est question de plaisirs et de sensations. Parce que parfois rien ne réussit mieux que l'excès... TEXTE Sandra Serpero

## Saveurs iodées chez Girafe

Une brasserie follement parisienne, allurée et élégante qui fixe la Tour Eiffel droit dans les yeux : bienvenue chez Girafe. Lovée au cœur de la Cité de l'Architecture, cette table pilotée par Gilles Malafosse et Laurent de Gourcuff (Loulou, Monsieur Bleu) et leur acolyte Joseph Dirand à la déco, déploie une salle charnelle aux tons poudrés, ajoute un bar monumental sculpté dans un marbre veiné et se prolonge d'une terrasse ravageuse. Inscrite dans les saisons, la carte de Girafe orchestrée par le chef Benoît Dargère incarne une cuisine marine d'envergure. Les grandes stars de la mer (homard, sole, thon, daurade...) s'y déclinent en version chic ou canaille, se dégustent crues ou cuites, tandis que les plateaux de fruits de mer assurent le frisson du partage. Meilleure table ? La 3 qui, du moelleux de sa banquette, saisit la salle au meilleur de sa scénographie. Le tout ? Délicieusement romantique.

**Girafe, 1 Place du Trocadéro, Paris 16e.**

**T.: 01 40 62 70 61.**



## En classe Caviar chez Kaspia

Dans un décor léché où les bonnes manières croisent la convivialité, le plus précieux des mets prend la pose et nous offre un moment de pur bonheur. Kaspia propose une véritable initiation autour du caviar qui se savoure à l'envi et dans les règles de l'art, arrosé d'une coupe de champagne ou d'un verre de vodka blanche. Au menu, des caviars d'exception comme le Caviar Beluga Royal, une présentation soignée sur de la glace pilée et dans une boîte aux couleurs de la maison, et le plaisir de se laisser aller à faire rouler les billes noires sous la langue, d'en savourer l'exceptionnelle longueur en bouche et le goût si délicat... Pour débiter une soirée à deux et installer le climat en élégance, on n'a pas trouvé meilleure compagnie.

**Caviar Kaspia, 17, Place de la Madeleine, Paris 8e.**

**T.: 01 42 65 66 21.**



## Douce ivresse à La Malicia

S'il était possible de réaliser l'un de vos désirs, quel serait-il ? Voilà le postulat de ce bar caché et élitiste nommé Malicia. Aux commandes, deux jeunes hommes experts, Benny Gavard et Ben Tyler qui ont pensé ce concept original. Dans l'inattendu d'une petite salle veloutée plongée dans une lumière tamisée, les élus s'installent en confort sur les jolies banquettes et peuvent se distraire sans être vus du spectacle du bar attenant par le biais d'un miroir sans tain (jouissif). Puis arrive la carte. Ici, on parle de philtres, de potions, de pouvoirs magiques. Reste à choisir : Chance, Beauté, Immortalité... et à jouer ! Pioche heureuse, la potion Sexualité, long drink à base de pollen d'abeille qui améliore les fonctions sexuelles et le mantra qui l'accompagne à chuchoter dans l'oreille de la personne aimée pour qu'elle brûle de désir. Le reste de la soirée vous appartient dans cette alcôve secrète et permissive...

**La Malicia, Hôtel 1K, 13 boulevard du Temple, Paris 3e.**

**T.: 01 42 71 20 00.**



© Christophe Bécisa

## Ondes sensuelles au Monte Cristo

Une référence au XIXe siècle, au génie français, à Alexandre Dumas, au Comte de Monte Cristo... Cet hôtel auréolé de 4 étoiles, dernier né du groupe Les Hôteliers Impertinents, offre bien plus que des chambres, il raconte une histoire. Niché dans une petite rue tranquille du 5e arrondissement, il est une oasis hors du temps, naviguant entre luxe et originalité. Habillé de plus de 200 pièces d'époque, de mobiliers, luminaires et tissus faits sur-mesure, il imprime une atmosphère singulière et une élégance sensuelle. Au gré d'un détail peint à la main, d'une étoffe, d'une couleur, chaque chambre est un clin d'œil à Alexandre Dumas, à ses conquêtes féminines, à ses voyages. Un écrin précieux, exaltant le raffinement d'hier et le confort d'aujourd'hui. En prime, une piscine et un sauna nichés dans les souterrains de l'hôtel, havre de tranquillité conçu comme un jardin d'Eden. Et un bar à rhum à la carte inédite rassemblant plus de 500 références. Une adresse de choix pour s'aimer jusqu'au petit matin...

**Hôtel Monte Cristo, 20-22 rue Pascal, Paris 5e.**

**T.: 01 40 09 09 09.**



© Christophe Bécisa



# Sébastien Ripari

## L'ami des chefs

Allure de bon vivant, énergie maximale, génialement hors des clous, Sébastien Ripari carbure au plaisir, à l'instinct et à la passion, celle qu'il voue aux chefs et à la cuisine. Consultant culinaire à la tête du Bureau d'Étude Gastronomique, cet hyperactif cultive un savoir-faire à part en se postant depuis 20 ans au plus près des chefs et de leurs besoins. Rencontre.

TEXTE Sandra Serpero  
PHOTO Stéphane de Bourgies

**S.S. Quel a été votre parcours ?**

S.R. Écrire, c'est ma première passion ; j'ai été journaliste pour la presse écrite, la radio et la télévision. J'ai aussi été comédien, j'ai arpenté les Cours Florent, mais je n'ai pas accroché avec ce milieu. Petit à petit, parce que j'étais passionné de cuisine, j'ai rencontré les chefs, avec eux le courant est passé tout de suite. Puis je me suis attelé à les comprendre et j'en ai fait mon métier en créant il y a 20 ans le Bureau d'Étude Gastronomique.

**S.S. Pouvez-vous nous citer quelques-unes de vos réalisations ?**

S.R. L'Expo Universelle de Shanghai, le casting des chefs pour le salon MAD (Méditerranée À Déguster), le « Restauro-mobile » sous la Tour Eiffel pour l'opération « Tous au restaurant », la création des cartes par Yves Camdeborde au M de Megève, l'organisation de nombreux dîners à 4 mains partout dans le monde, la collaboration avec des guides comme le Gault & Millau... Et je suis également le fondateur de l'association Street Food en Mouvement qui défend la cuisine de rue.

**S.S. La cuisine et vous, ça a commencé quand ?**

S.R. Enfant, j'étais déjà curieux de tout. À 6 ans, j'ai commencé à piquer les fiches recettes du *ELLE* de ma maman pour m'essayer à la cuisine. Je faisais des petits plats que je ne goûtais jamais, je regardais les autres manger et j'attendais leur verdict, impatient.

**S.S. Et aujourd'hui, vous cuisinez toujours ?**

S.R. Oui, j'ai quelques recettes fétiches comme la fondue suisse dont je vous donne la recette et le secret : 50 % de gruyère, 50 % de vacherin fribourgeois, du kirsch, de l'ail et une spatule en bois trouée, sans le trou ça marche pas.

**S.S. Quelle est votre définition de la cuisine ?**

S.R. La cuisine c'est un pont, c'est ce qui relie les gens à leur enfance, leur histoire, leur parcours de vie, dans la joie comme dans la tristesse. Se faire plaisir, c'est un bien nécessaire et bien manger fait partie des plaisirs essentiels.

**S.S. Quel est le principe que doit respecter un restaurant ?**

S.R. Le prix, la cible et ce qu'il y a dans l'assiette pour le prix. C'est cette cohérence qui est capitale.

**S.S. Un conseil aux futurs chefs ?**

S.R. Finissez vos études et partez au moins 6 mois faire le tour de la planète pour goûter à toutes les cuisines, celles de la rue, des mamans, des grands restaurants, c'est comme ça qu'on apprend.

**S.S. Votre vie, si vous deviez la résumer ?**

S.R. Je vis au quotidien avec les chefs, je vais entre 200 et 250 fois par an au restaurant et je voyage tout le temps, à tel point que parfois je me réveille dans un hôtel et je ne sais même pas dans quel pays je suis !

**S.S. Qu'est-ce qui vous touche ?**

S.R. Le petit truc en plus, le geste, le partage.

**S.S. Une aptitude ?**

S.R. Quand je vais chez quelqu'un, je suis capable de faire un bon repas avec ce qu'il y a dans la frigo, j'ai cette logique.

**S.S. Un défaut ?**

S.R. Je manque de patience, par contre j'ai une énergie constante, optimale !

**S.S. Une devise ?**

S.R. Il faut toujours avoir chez soi une bonne bouteille de champagne au frais : en cas de bonne ou mauvaise nouvelle, ça marche pour les deux.

**S.S. Un combat ?**

S.R. Je suis proche de la pêche durable et contre la souffrance animale, je fais des dons à la SPA régulièrement. Respecter la vie, prendre soin de notre planète, c'est la moindre des choses.

**S.S. Un message ?**

S.R. Manger, c'est la vie. Donner à manger est avant tout un acte primordial d'amour et de générosité, il ne faut jamais l'oublier.

—  
Sébastien Ripari  
Le Bureau d'Étude Gastronomique  
lebureauetude.com

# Julien de Botafarm

## Docteur ès Cannabis



**Parti de rien en France où la plante cannabique reste cantonnée dans les marges de l'illégalité, Julien s'est envolé en Californie où il est devenu en quelques années seulement le producteur d'un des meilleurs cannabis au monde. Plongée en plein cœur du paradis vert, avec une success-story américaine comme on n'en fait plus.**

TEXTE Maxime Jammet

Julien a 16 ans quand il goûte pour la première fois à la fameuse plante verte : « *une révélation* », dit le principal intéressé qui se prend de passion pour le cannabis, bien loin des clichés de jeunes individus défoncés : « *l'univers illégal et ses mecs louches m'ont rapidement gavé* ». Tel un étudiant studieux, il passe ses heures creuses à étudier le cannabis, si bien que lorsqu'il lance ses premières cultures, il obtient « *une toute première récolte fantastique* ». Un vrai petit génie en herbe, qui cherche déjà d'autres génétiques pour obtenir la meilleure plante possible. De là à ouvrir son premier « growshop » il n'y a qu'un pas, Botafarm né en 2007 : « *une boutique où je vends tout le matériel nécessaire au jardinage d'intérieur* ». Entre-temps il continue ses recherches sur la question cannabique et part fréquemment en Californie en 2009 et 2010, où il a une seconde révélation : « *le meilleur cannabis du monde* ».

Après y avoir rencontré sa femme, il décide de s'installer en Californie, où l'usage médical du cannabis autorisé par la loi permet au business vert de se développer.

Il commence tout en bas de l'échelle, au poste de trieur, un métier assez dur : « *c'est comme plongeur en restauration* ». Grâce à son talent, il obtient ensuite le rang prisé de « Master Grower » ou cultivateur, dans une petite exploitation de 100 plantes. Malheureusement, il déchantait rapidement : « *Une boîte sale, comme beaucoup... Ils n'avaient pas la licence et sont partis avec la caisse* ». Il perd 15 000 euros dans l'affaire et se retrouve sans rien : « *J'ai failli abandonner, devenir chauffeur Uber* ». Motivé par sa femme, il balance 300 CV dans l'atmosphère et obtient un entretien qui restera longtemps gravé dans sa mémoire. Nous sommes en 2014 : « *Il m'a mis 8 cannabis différents sous le nez, je les reconnais tous 1 par 1* ». « *Le petit génie de la weed* » dit le patron est aussitôt engagé et de nouveau Master Grower, un savoir-faire prisé dans un milieu rempli d'imposteurs : « *90 % de fossoyeurs qui n'y connaissent rien* ». À peine arrivé dans cette exploitation de 100 lampes, il ordonne de tout réorganiser, une optimisation de l'espace qui fait aussitôt exploser les rendements et la célébrité de la ferme : « *Method Man et Red Man*

« Cet article est publié à des fins journalistiques et ne fait en aucun cas la promotion du cannabis. Son usage peut être dangereux. La consommation et la vente de cannabis sont illégales en France. »



sont venus investir ». Plus intéressé par la qualité que par le business, il se fait gentiment licencier pour avoir critiqué l'usage de pesticides, avant d'être rappelé, pour la déconvenue finale : « *Malgré notre accord, ils mettaient des produits dans mon dos... Je claque la porte* ». Le moment idéal pour se lancer enfin de ses propres ailes : Botafarm renaît en Californie, cette fois-ci sous la forme d'une véritable ferme de cannabis. Avec un objectif : « *produire le meilleur cannabis du monde* ». Tels ses ancêtres qui exploitaient des vignes, Julien souhaite obtenir une plante millésimée avec le meilleur goût possible, et il sait se donner les moyens de sa réussite. D'abord, la recherche, encore et encore : « *Je cherche de nouvelles génétiques partout dans le monde depuis bientôt 20 ans. Je fais un travail de recherche de boutures et de graines, je les cultive, les perfectionne, je les croise entre elles puis j'effectue une sélection des meilleures* ». Ensuite, une force de travail irréprochable, presque stakhanoviste : « *Je bosse 7j/7, tout seul, toujours derrière mes plantes* ». Avec une

méthodologie réglée au millimètre : « *Un mélange de terre bio pour intensifier la saveur, le compost, le dosage, le respect des temps de floraison, un séchage de 2 semaines, un affinage de 3 semaines minimum et enfin une dernière étape fondamentale : le nettoyage des feuilles, à la main* ». Une rigueur artisanale bien loin du travail grossier des industriels et qui suffit à expliquer la qualité de son cannabis, dont les différentes variétés se retrouvent dans des boutiques triées sur le volet au niveau des étals les plus chers : « *Ma spéciale, c'est l'OG Kush. Je cultive aussi Blueberry Muffin, Urkel Electric, Rogue Wave, Girl Scout Cookie, la liste est longue* ».

Producteur d'un cannabis de luxe et bien installé en Californie, Julien refuse pourtant de se reposer sur ses lauriers : « *C'est une industrie fragile, qui peut basculer du jour au lendemain* ». Arrivé jusqu'ici grâce à une miraculeuse vocation, il souhaite désormais être le porte-parole d'un cannabis intelligent, notamment en France : « *Je ne suis pas du tout pour la défonce, je sais*

qu'il peut y avoir des risques, et suis totalement contre la dépénalisation. Le progrès passe par une légalisation selon trois axes : information, prévention, éducation ». En parlant d'éducation, on attend impatiemment sa thèse sur le sujet.





# Sports extrêmes

**Toujours à l'affût de sensations radicales, Playboy vous présente sa sélection d'activités sportives sorties des sentiers battus. Avec entre autres : le bowl du Prado, mythique spot de skate marseillais, le test de la Ferrari GTC4 Lusso, le freeride des toits de la station d'Avoriaz par Richard Permin et l'ivresse des profondeurs de l'apnéiste Guillaume Néry... Oui vraiment, que vaudrait l'existence sans son lot d'émotions fortes ?**

RUBRIQUE PAR Max Rosenfeld





# Un Bowl dans l'Histoire



**En septembre dernier, le Bowl Ripper a remis en lumière un spot français qui n'avait pas connu une telle gloire depuis plus de quinze ans. Marseille et les riders, retour sur le skate en héritage.**

TEXTE Max Rosenfeld ET Marc Haziza PHOTOS Clément Chouleur @dejavuskatmag ET Leon Oucherif @leon.pict

Le bowl du Prado est entré dans la légende des plus grands spots mondiaux il y a bien des années. Inauguré en 1991 en présence de la légende vivante du skate Danny Way, ce skatepark unique a eu une grande influence sur le skate français et international. À la fin des années 90, au sommet de la culture skate, le Bowl Rider qui s'y déroulait était une compétition réputée, où les pointures du skate mondial répondaient présentes pour en découdre dans une ambiance festive que l'on ne trouve qu'ici. Ce bowl unique sera même reproduit dans l'emblématique jeu vidéo *Tony Hawk Pro Skater 2*, de quoi marquer au fer rouge la génération Y. Le sommet a été atteint à l'aube de l'an 2000, l'énergie du spot marseillais s'étant ensuite progressivement tarie jusqu'à cette fin d'été 2018, pour un retour en grâce.

Le Bowl Ripper a pris place dans le mythique spot au début du mois de septembre dernier, avec une organisation à la hauteur de ses plus belles années, d'un public très chaud venu en masse et surtout des meilleurs riders internationaux actuels. Marc Haziza, l'illustre pro skater qui fait partie de cette légende a recueilli pour *Playboy* les impressions de la nouvelle génération venue concourir au Prado, et comme pour le bowl, le skate et la glisse sont leur héritage. Greyson Fletcher, petit fils du longboarder Herbie Fletcher et fils de la légende du surf Christian Fletcher, considère cet endroit comme le meilleur spot qu'il n'ait jamais skaté : « Rien n'y est comparable pour moi ». Zach Miller, fils de la légende Chris Miller, ne s'y trompe pas non plus : « C'est un bowl où tu peux vraiment avoir du flow. Ses lignes sont célèbres, tu ne peux pas manquer la lèvre,

*tout le monde la ride.* » Les plus grands y vont de concert, et c'est sans doute le gagnant de cette édition du Bowl Ripper qui parle le mieux du spot marseillais et de son histoire ; Pedro Barros, un des meilleurs skaters de sa génération, lui-même héritier du skater et surfer André Barros, confie à Marc : « Marseille a toujours eu une énergie du skateboard incroyable. Elle possède cette culture depuis longtemps, c'est déjà dans l'Histoire et quand tu es ici tu sens que c'est vivant. C'est un spectacle complet qu'on ne vit plus vraiment dans les contests actuels, où tout est lisse et politique. Ici, c'est juste toi et tes amis qui passes un bon moment, seulement du skate et rien d'autre. »

Le bowl du Prado ne cessera de vivre à travers les skaters et les spectateurs, on a alors une seule hâte : y retourner.



**Playboy s'est mis à la recherche du bolide le plus efficace pour rejoindre les pistes en un éclair, et à cet exercice c'est la Ferrari GTC4 Lusso qui brille. Il n'y a pas meilleur vaisseau pour rejoindre nos massifs favoris en un clin d'œil. Quatre vraies places, quatre roues motrices, un fantastique V12 de 690 chevaux et une trappe à ski ; vous arriverez au sommet exalté par les sensations que la Lusso procure, et vous pourrez profiter de la plus fraîche des poudreuses. Un sans faute.**

TEXTE Max Rosenfeld  
PHOTOS Amaury Laparra



# Ferrari GTC4 Lusso, le test !





**Pour son nouveau projet vidéo, le skieur freeride Richard Permin s'attaque à un type de piste très particulier, on a voulu en savoir plus.**

TEXTE Max Rosenfeld PHOTOS Niels Saint-Viteux, Blake Jorgenson Red Bull Content Pool ET Dominique Daher

# Richard Permin

sur les toits du monde

À 33 ans, Richard Permin a vu et ridé les sommets les plus impressionnants du monde. Du Japon à l'Alaska, les lignes et les drops les plus risqués n'ont plus aucun secret pour lui. Seulement, le rider a bien compris qu'aussi incroyables soient-ils, ses exploits sont peu palpables pour les skieurs lambda que nous sommes, et c'est de cette volonté d'être plus accessible qu'est né son dernier projet vidéo, *Good Morning*.

C'est à la station d'Avoriaz, et plus précisément sur les toits de celle-ci que prend place ce nouveau métrage du Français. Richard Permin a skié de toit en toit

dans la station, et si cet environnement est moins hostile que les pics auxquels il s'est attaqué auparavant, ce n'en était pas moins un défi de taille. Lors de sa première tentative il y a 3 ans, le rider s'est même fracturé les 2 talons. Pas d'inquiétude cependant, après plus d'un mois de tournage, cette nouvelle vidéo est la bonne, et à l'heure où vous lirez ces lignes elle sera d'ores-et-déjà disponible sur la Red Bull TV. Alors si vous souhaitez faire une visite guidée de la station savoyarde par les toits en compagnie d'un des plus grands skieurs freeride au monde, précipitez-vous sur *Good Morning* de Richard Permin.





# L'ivresse des profondeurs

**Descendre le plus profond possible sans aucune assistance, c'est le principe radical de l'apnée « poids constant », la discipline reine de l'apnée. Immersion totale dans cet univers à part avec l'un des tout meilleurs apnéistes, Guillaume Néry.**

TEXTE Max Rosenfeld



© DR



Quand on parle de sport extrême, l'apnée ne vient pas directement à l'esprit et pourtant, les règles de l'apnée poids constant sont particulièrement radicales. Cette discipline veut que l'athlète descende le long d'une corde métérée, sans s'en aider, sans lest et sans ballon pour remonter ; le tout uniquement avec des palmes, voire rien du tout suivant les préférences. Le but est donc de descendre à la profondeur que l'on se sera donnée, récupérer une petite plaquette située au bout de la corde, puis remonter. L'apnée du puriste.

Guillaume Néry, lui, est descendu à 126 mètres. Pour descendre aussi profond, il faut un entraînement très particulier. Pour que le corps puisse supporter la pression écrasante de telles profondeurs, la souplesse apportée par le yoga est indispensable. Il faudra associer cette pratique à celle de sports d'endurance comme le ski de fond ou le trekking pour arriver à la condition physique idéale. Pour le reste, avant une plongée, il faut changer sa manière d'être dès le réveil : il faut adopter la lenteur, l'économie de chaque mouvement inutile afin de réduire son métabolisme au minimum, jusqu'à entrer dans un état méditatif avant la plongée.

Une fois en apnée, Guillaume Néry adopte

une technique qui doit être irréprochable pour être le plus efficace possible, et ce jusqu'à 30 mètres environ où l'on coule sans faire d'effort. Une fois à ce niveau, Guillaume nous décrit une sensation extraordinaire de chute libre, où petit à petit il sent son environnement devenir de plus en plus hostile, là où l'eau est noire et glacée. À de telles profondeurs, l'apnéiste a l'impression d'être dans le cosmos, parfois dans un état de narcose, la fameuse ivresse des profondeurs qui provoque des hallucinations auxquelles il ne faudra pas s'attacher, au risque de sombrer. Il faut ensuite remonter, et vite, toujours avec cette technique irréprochable, sans jamais attendre et regarder la surface pour ne pas paniquer. C'est ici que le risque est le plus grand, Guillaume Néry le sait bien puisqu'il s'est blessé aux poumons à 20 mètres de la surface, après avoir tenté de plonger à 139 mètres de profondeur en septembre dernier. Rien de grave heureusement, et pas de quoi écoeurer ce grand apnéiste.

Pour s'approcher des sensations de l'apnée poids constant sans les risques, on vous recommande de suivre @GuillaumeNery sur Instagram et de visionner le film *Narcose*, réalisé par sa femme Julie Gautier et lui-même.



# TheArsenale Réinventer la mobilité

**Toute nouvelle galerie d'art qui a ouvert ses portes le 6 décembre dans le très chic quartier Design District de Miami, TheArsenale entend réconcilier l'art et le vaste monde des objets en mouvement, avec un catalogue ambitieux et original.**

TEXTE Maxime Jammet PHOTOS Philipp Riggs

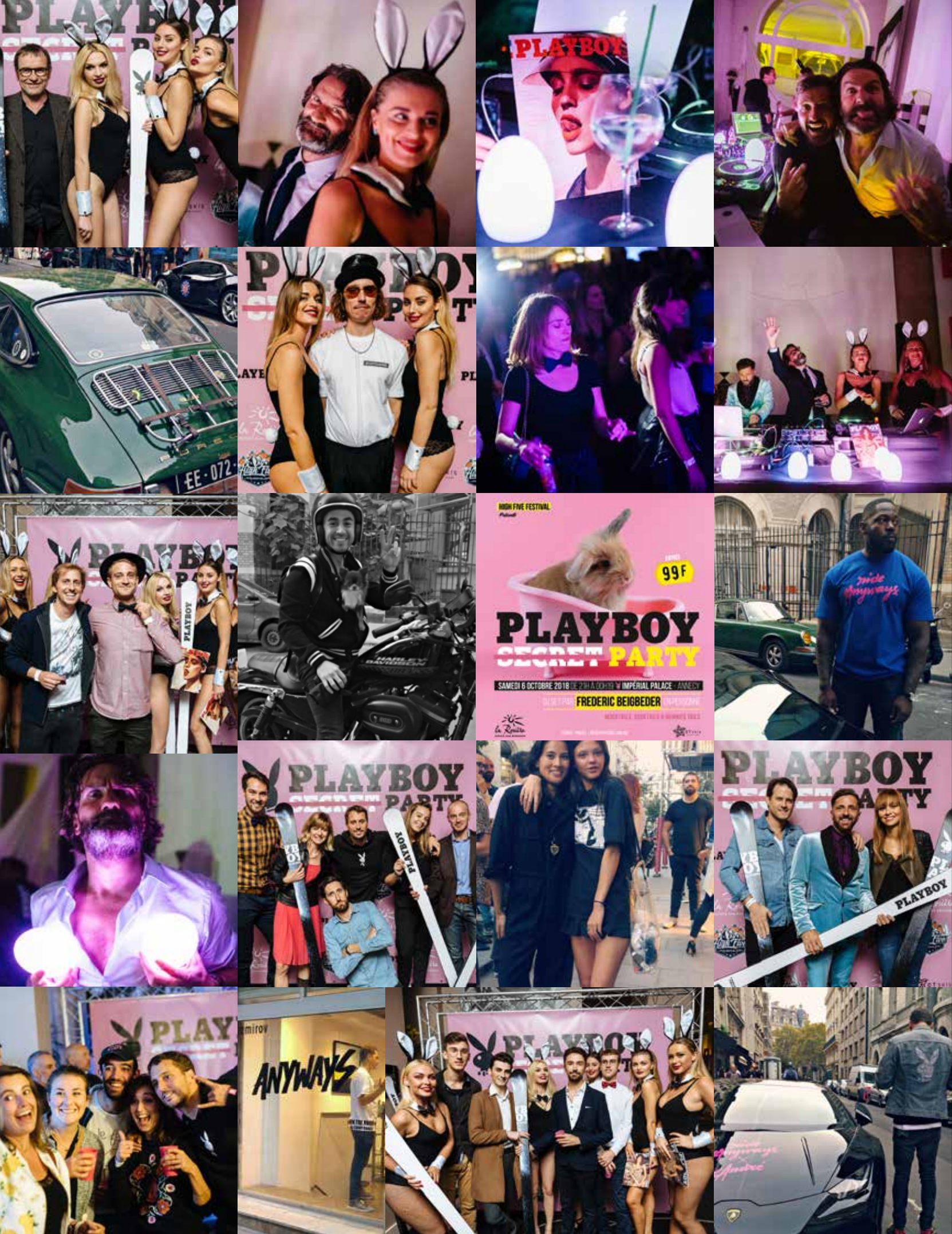
Il y a 4 ans, alors que Patrice Meignan se promène seul à la Biennale de Venise dans

le pavillon de l'Arsenal, il a une révélation : le site web auquel il réfléchit s'appellera TheArsenale, un hommage au premier grand constructeur de l'Histoire, l'aventurier Marco Polo, dont le quartier portait ce nom. Sa mission est ambitieuse : « réinventer la roue ». Première marketplace sur la mobilité au monde, sa plateforme Internet met en avant des véhicules de luxe avec derrière un véritable travail de design et de R&D : voitures ultrasophistiquées, motos au design unique, avions à l'allure futuriste... Désireux de « passer du

on au off », il va donner à sa start-up une existence physique, à travers une galerie d'art conceptuelle entièrement dédiée à la mobilité. Une expérience visuelle séparée en deux espaces : TheArsenale, consacrée à des machines fonctionnelles au design exceptionnel, et The Art Park, qui fera la part belle à des œuvres d'art contemporain créées autour du thème du mouvement. Une journée de lancement s'est d'ailleurs déroulée le 6 décembre dernier durant Art Basel, ponctuée par deux vernissages dont celui du jeune influenceur Lucas Saba.







*@playboyfrance*

# Chère Miss January 1972,



**Une fille d'aujourd'hui  
écrit aux playmates d'hier**

Entre nous, tout est parti d'un malentendu. Ça va, ce n'est pas un quiproquo (oui, j'ai une phobie totale du quiproquo, je vous l'expliquerai un jour). Mais tout de même, notre histoire a mal débuté. Tu es Miss Janvier 1972. L'homme que j'aime est né en janvier 1972. On s'est rencontrés en décembre 2013. Quelques semaines plus tard, le jour de son anniversaire, alors qu'on était ensemble (= on s'était chopés) depuis seulement quelques jours, j'ai fait ma maligne. Je lui ai envoyé, par Messenger, cette image de toi. « *C'est ta playmate Playboy, honey, happy birthday!* » En mode « fille cool qui collectionne les images de *Playboy* / vintage / porn culture / qui parle anglais / hyper open vis-à-vis du fantasme de l'autre / qui a potentiellement envie de faire l'amour à côté d'une cheminée / jamais jalouse ». Encore incertaine de l'avenir de cette relation, j'adoptais alors – je me l'avoue à présent – un comportement de stratégie sexuelle, de parade amoureuse. En gros, je faisais mon paon. Sauf qu'au lieu d'être un mâle agitant ses plumes, j'étais une meuf montrant des filles à poil.

Mais mon nouveau mec ne répondant pas immédiatement à ce message et à cette image pourtant très sympa, j'ai alors douté. Et regardé de plus près cette photo. Mon Dieu. J'avais envoyé une image d'une femme étant exactement l'inverse de moi : grande, brune, peau mate, cheveux très longs, pulpeuse, très gros seins. Quelle conne, quelle conne, quelle conne. C'est comme si un paon en phase de séduction disait à une paonne : « *Hé ho, t'as vu, dans la forêt d'à côté, y a un paon avec une énoooooorme queue. Sexy, hein?* » Le fait que mon nouveau mec fantasme sur d'autres corps que le mien m'allait parfaitement. Tant mieux je dirais, moi-même étant fantasmatiquement plurielle et infidèle. Mais là, toi, Miss Janvier 1972, tu étais vraiment mon opposée. Du coup, je t'ai un peu détestée. Et j'ai alors frénétiquement envoyé à mon mec plein de photos de playmates vintage, toujours par Messenger. Pas mal de blondes. Avec des seins normaux. Pour tenter de noyer le poisson. Je suis sûrement passée pour une folle, mais ce n'était ni la première ni la dernière fois.

Aujourd'hui, tout cela est du passé. Mon amoureux ne m'a pas quittée pour une grande brune pulpeuse. Et, depuis, je me suis renseignée sur toi. Tu as un nom trop cool : Marilyn Cole. Tu es journaliste, comme moi. Et tu as fait, il y a deux ans, quelque chose de très couillu (ou vulvu) : tu as posé légèrement dénudée pour *Playboy*, à 65 ans. En imper blanc, avec tes cheveux longs devenus roux et tes seins gainés, tu es sexy et puissante. On ne se ressemble pas, Marilyn, mais mon fantasme, c'est d'être comme toi, dans trente ans. Et d'envoyer à 65 ans une photo de moi dénudée à mon amoureux signée : « *Happy birthday, ta playmate* ».

TEXTE Camille Emmanuelle  
PHOTO Vicki McCarty PAR Arny Freytag

STUPÉFIANTE EFFERVESCENCE



ROZOY PICOT  
FRANCE



CANNABIS SPARKLING WINE

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé

# EISENBERG

PARIS



## J'OSE

L'ART DU PARFUM  
EAU DE PARFUM POUR HOMME